

COURRIER DES POÈTES

6

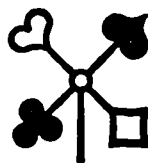
883
16

LA POÉSIE CIVIQUE

Cahier composé par Paul DRESSE

Ont collaboré :

A.-C. AYGUESPARSE, Pierre BOURGEOIS,
Alexis CURVERS, Marie DELCOURT,
Xavier de MAGALLON, Paul DRESSE,
Marcel THIRY, Jules VAN ERCK.



COLLECTION 1937

No 44 - 15 NOVEMBRE

LES CAHIERS DU JOURNAL DES POÈTES

LES CAHIERS DU JOURNAL DES POÈTES

65, rue Van Artevelde, BRUXELLES (Belgique)

Téléphone 11 62.78 — Compte ch. post. 29.28.19



Direction générale : Pierre-Louis FLOUQUET

Comité de direction : Armand Bernier,
P.-L. Flouquet, Armand Guibert, Georges
Marlow, René Meurant, Gaston Pulings,
L-P. Thomas, Ed. Vandercammen, Robert Vivier.

« LES CAHIERS » PARAISSENT QUINZE FOIS L'AN

Comme le « Journal des Poètes », dont ils prolongent l'activité, ils ont pour mission de présenter et de défendre l'authentique poésie, sans limitation de formes ni de doctrines. La collection se divise en cinq séries :

SERIE POETIQUE :

Secrétaire de rédaction : Edm. Vandercammen.

SERIE ANTHOLOGIQUE :

Secrétaire de rédaction : René Meurant.

SERIE DES ESSAIS :

Direction technique : Lucien Paul Thomas.

Secrétaire de rédaction : Armand Bernier.

SERIE ENQUETES ET CRITIQUE :

Secrétaire de rédaction : Gaston Pulings.

LE COURRIER DES POETES :

Trimestriel de création et de critique poétiques.

Secrétaire de rédaction : Jean Delaet.

Abonnement à la série complète : 100 fr. Au « Courrier » seul : 30 fr.



Annuellement seront attribués le « Prix des Poètes » et le « Prix des Essais », distinguant respectivement un ouvrage poétique original et une étude sur l'esprit ou la technique poétique. Un « Prix de la Critique » est attribué tous les deux ans.

MARCEL THIRY.

A PROPOS DE LA « POESIE CIVIQUE »

Une lettre ouverte du poète Marcel Thiry

Vous voulez, mon cher Paul Dresse, inviter les poètes du *Courrier* à parler de poésie. Vous les induisez à tenter encore une fois ce jeu, délicieux d'être vain, de retenir entre leurs doigts le vent qui passe, et d'emprisonner dans la cage des définitions et des raisonnements un fluide insaisissable. Pour cela, vous nous livrez seulement ces deux mots : « *poésie civique* ». Vous savez trop bien qu'il n'en faut pas plus pour ouvrir le champ à nos divagations... Divaguons donc, puisque vous nous y conviez. Je veux, quant à moi, battre la campagne tout mon saoul, et vous en ramener une pleine cueillette de spéculations sur la poésie et de découvertes sur le civisme...

Mais déjà votre sagesse m'arrête. Non, vous n'entendez pas qu'on s'égare sans méthode dans d'aventureux discours buissonniers. Vous voulez qu'on réponde, avec de bonnes raisons à l'appui, à cette question précise : « Etes-vous pour la poésie civique ? Etes-vous contre ? »

Je suis pour, mon cher ami. Je suis pour la poésie civique. Je suis aussi pour la poésie incivique, et pour l'anticivique. Je suis pour la poésie classique et pour la poésie dada, pour la sacrée et pour la profane, pour la rouge et pour la blanche, pour la française et pour la bantoue. Car je suis pour la poésie.

A vrai dire, je ne connais pas la poésie bantoue, mais j'ai entendu dire qu'elle existât. Puisque vous m'interrogez sur la poésie civique, j'en déduis qu'elle existe aussi. Mais, à mon grand regret, je ne l'ai jamais rencontrée.

Où te trouverai-je ? Est-ce dans la plaine ?

Est-ce peut-être chez ces poètes animés d'une indignation politique, Juvenal, le Hugo des *Châtiments* ? Il me semble que, pour admettre qu'il y eût là poésie civique, il faut prendre le civisme dans un stade bien spécial. Hugo, dans les *Châtiments*, fait figure de partisan plutôt que de citoyen, et Juvenal de moraliste. Le civisme — s'il faut d'abord le définir, comme vous l'avez pensé — c'est le goût de l'Etat. Si c'en était l'amour, cette passion pourrait peut-être devenir poétique. Mais justement le civisme est trop raisonnable pour tourner à la passion ; s'il y incline, l'individu, avec ses sentiments subjectifs, prime le citoyen. Et les rancœurs personnelles s'expriment au moins autant que le souci du bien public dans les pamphlets d'un exilé. C'est pour cela qu'ils ont des chances d'être poétiques.

L'autre jour, en agitant agréablement ces apparences d'idées, ces fantômes de raisonnements qui font le charme d'une discussion sur la poésie, vous suggériez que les poèmes de guerre étaient peut-être une forme de la poésie civique. Ne croyez-vous pas que, comme dans le cas de Juvenal et de Hugo, ils sont simplement l'expression d'un sentiment violent et personnel ? A vrai dire, 1914 ne nous a pas donné de très grands Tyrtées. Je sais pourtant quelle admiration vous avez pour l'*Ode à la bataille de la Marne* ; mais vous admettez que cet enthousiasme héroïque déborde entièrement la notion du civisme. J'ajoute que les poè-

mes de guerre qui me paraissent les plus beaux sont ceux d'Apollinaire, dont la santé lyrique, l'émerveillement devant les fusées, la joie d'être à cheval en grand manteau bleu dans l'air du matin, enfin le plaisir de vivre la vie neuve de la guerre sont bien étrangers à tout civisme. J'aime aussi les poèmes de pitié et de révolte que Duhamel et Vildrac nous ont laissés en témoignage. Mais s'ils y parlent en citoyens, c'est en citoyens du monde.

Et s'il est permis d'élargir jusque là le concept du civisme, alors convenons tout de suite que toute poésie est civique, parce que toute poésie est humaine. Mais ce n'est pas à cette facile extension de terme que vous pensiez aboutir, n'est-ce pas, en ouvrant votre enquête.

Non, tout bien examiné, je ne connais pas, et je ne reconnais pas, de poésie civique.

Mais s'il est permis de prendre le mot de civisme dans le sens de : *intérêt à la condition et aux lois de la communauté, désir de les voir meilleures*, je voudrais dire que je crois quelquefois apercevoir l'enseignement direct que les poètes peuvent tirer de leur art au point de vue civique. Les lois profondes de la poésie, puissent-elles inspirer, et singulièrement aujourd'hui, la conduite des nations ! Laissez-moi essayer d'en formuler deux qui me paraissent essentielles :

Premièrement, la poésie n'existe, elle ne reçoit une forme, elle n'est exprimée, qu'à la condition d'un équilibre entre la contrainte et la liberté. Nous savons bien qu'un poème affranchi de toute loi n'est pas de la poésie exprimée; les mots qui le composent ont sans doute, — puisque ce sont des mots — un potentiel d'images et de poésie, mais

un dictionnaire, si bourré de poésie pourtant, n'est pas un poème. Si libre que soit une poétique, elle suppose un dessin, une composition, un rythme, — une loi, donc une contrainte. Le nombre et la rime, en contraignant la poésie, l'aident à prendre sa forme. D'autre part, celui qui ne saurait pas assouplir cette contrainte, qui n'en souffrirait pas, qui ne lutterait pas avec elle — comme dans un long combat avec l'ange, et qui se contenterait de faire des vers corrects suivant une loi reçue et jamais remordue, — celui-là ne serait pas poète. La contrainte de la règle est à la fois l'ennemie et le support de la poésie. Si les actuels faiseurs d'Etats s'étaient essayés à faire des sonnets, peut-être cet idéal d'équilibre entre la loi et la liberté serait-il moins méconnu.

Deuxièmement, la poésie enseigne la vertu de l'exception. Le rare seul est poétique. Toute imitation, tout conformisme, toute docilité équivaut à la mort; la poésie ne vit que d'une découverte sans cesse renouvelée. Il n'y a donc de salut poétique que dans la trouvaille personnelle, dans ce génie personnel que l'on ne peut abdiquer. La poésie apprend par là le respect de la personne libre.

Et si je disais un mot de plus, mon cher Paul Dresse, je crois qu'avec raison vous retireriez la parole à

votre ami

Marcel THIRY.

XAVIER de MAGALLON.

LE RÉVEIL DE LA MUSE CIVIQUE

S'il s'agissait exactement de savoir jusqu'à quel point la poésie civique, c'est-à-dire exaltant les volontés, les aventures, les gloires, les malheurs d'une communauté humaine, mérite ce nom de poésie, j'avoue que la question m'interloquerait un peu. Homère, Virgile, Dante, Ronsard, Victor Hugo ont-ils existé ? Les *Odes Pindariques* ou le *Discours sur les misères de ce temps* sont-ils des monuments moins réels que Notre-Dame ou le Panthéon ?

La querelle ne me paraît compréhensible que si on la ramène à celle de la poésie pure, laquelle se résume à soutenir ou nier que rien de ce qui peut être traité en prose ne doit l'être en vers, le domaine de la poésie étant secret, strictement réservé non à la pensée mais au rêve, non à l'expression mais à la suggestion, non à ce qui frappe nos oreilles et nos yeux dans l'univers, mais seulement aux mouvements les plus subtils, les plus profonds, fugitifs, insaisissables de notre monde intérieur, aux imaginations du possible et de l'impossible, au lieu de ce triste réel où nous sommes emprisonnés. Il va de soi qu'une doctrine qui ne s'intéresse qu'à l'âme et non à l'homme ne saurait songer aux hommes.

Dieu me garde de désavouer les délices de la poésie inti-

miste, ni les attraites du mystère où nous baignons et dont ne cessent de s'accroître l'étendue et la profondeur ! Mais nul décret des puissances suprêmes n'a interdit pour autant aux poètes la nature et la vie.

Comme d'un parfum de fleur, de la fuite d'un rayon ou d'un nuage, il est permis de s'enivrer de la beauté des fleuves et des mers, des aurores et des couchants, aussi frais pour nous que pour les anciens poètes. De même, si la poésie sortira toujours des drames de notre cœur comme l'eau des fontaines, n'est-ce pas un drame aussi que l'effort séculaire des hommes pour triompher de tant de forces hostiles et fonder sur ce morceau de terre tourbillonnant dans l'espace des sociétés heureuses ? Les hommes, dit-on, sont menés par les idées, oui, mais il faut y ajouter les passions, que l'idée il est vrai drape et colore. Idée et passion, n'est-ce pas poésie ? Et n'est-ce pas encore matière pour elle, de tragédie ou de comédie, et partant de lyrisme, que les actes suscités et les événements déchaînés et les flambées d'âme (on le retrouve ici !) surgissant de la marche des peuples autant que du comportement des individus qui les composent ? Ses révoltes, parfois nécessaires, comme le sont la fièvre et l'orage pour retrouver par la violence l'équilibre rompu, mais surtout et bien plus continuellement le splendide effort de l'ordre, autant dire de la vie des peuples comme des astres, la lutte incessante contre les forces centrifuges d'anarchie, de dissolution et de mort, comment ce grand spectacle en somme de l'humanité aux prises avec le destin n'inspirerait-il pas le poète, héros de la pensée, de même qu'il inspire le héros, poète de l'action ?

Aussi bien, j'y reviens : les œuvres sont là.

C'est donc que l'on demande, à ce que je crois, si notre époque en peut donner d'autres. Mais s'imagine-t-on sérieusement, parce que l'homme a trouvé le moyen de se déplacer un peu plus vite, que cela ait rien changé en lui, de son esprit, de ses viscères ? Il est le même éternellement !

Il y a une meilleure réponse : maintenant aussi et de maintenant, les œuvres sont là.

Naguère c'étaient les révolutionnaires qui proscrivaient la Muse civique. Aujourd'hui ils s'en réclament. Et sans doute cela nous vaudra-t-il de les applaudir, au moins pour la musique. A vrai dire ce sera nouveau. Car c'est un fait — on ne peut s'offusquer d'une constatation de fait — que c'est de l'autre côté qu'ont paru jusqu'à présent les grands poètes civiques : Villon, Ronsard, Malherbe, Corneille, Racine, Chénier, Lamartine, Musset, Hugo, Verlaine. Il n'y a qu'une exception : Rimbaud, mais, s'il eût vécu ?... Hugo n'en est pas une, car il chantait la patrie et Dieu. Il chantait aussi la concorde universelle, mais vœu et non prophétie. Comme la Bible, comme Virgile. Vœu français, auquel nous ne renoncerons jamais.

La muse civique se réveille, telle qu'elle s'est endormie. Une haute colonne, toute d'or vibrant, précède les portiques de l'art renaissant. C'est l'*Ode à la Victoire de la Marne*, de Charles Maurras. Inutile que je nomme — vous les connaissez — tant de voix jeunes qui lui font écho. Signalons un groupe cependant : celui de la revue *Eurydice*, à laquelle amis et adversaires prêtent également attention, et son ardent fondateur et directeur, le poète lyrique, s'il en fut, Pierre Pascal. Ceux même que le cours torrentueux

de sa verve irrite n'en méconnaissent pas la puissance. La passion brûlante qui l'anime est civique uniquement. C'est la gloire des cités et des empires, c'est l'élan et le courage, c'est le sacrifice volontaire de ce qui est mortel à ce qui ne l'est pas, c'est l'immolation sublime de la vie aux plus hautes raisons de vivre, c'est là ce que chante Pierre Pascal en célébrant la Rome éternelle et le non moins vivace Paris, cela et les gloires et les splendeurs morales et physiques que cela engendre et qu'il voit se répandre sur le monde de la cîme de ces vertus.

On peut dire à l'heure actuelle de la poésie civique ce que Bonaparte disait aux plénipotentiaires autrichiens qui proposaient de reconnaître la République, infiniment plus éphémère : « La République française n'a pas besoin d'être admise et reconnue. Elle est sur l'horizon comme le soleil. Aveugle qui ne la voit pas. »

PIERRE BOURGEOIS,

HORIZONS DE LA POESIE CIVIQUE : DE L'IMPASSE AU PANORAMA

Une quadragénaire de mes connaissances, insatisfaite et mélancolique, a besoin d'une fréquente rêverie compensatrice qui l'enlève à la médiocrité de son destin quotidien. Aux heures nostalgiques où le désespoir mendie en tâtonnant, elle murmure avec toute sa gentillesse blessée, la « Sérénade » de Toselli et son âme se remplit soudain d'absolu. Qu'importe le remède, si de beaux yeux s'éclairent ! Ainsi, plusieurs centaines de fois, cette chanson que méprisent les musiciens, a fait fonction de miracle intérieur, chez une pauvre femme de bonne volonté.

Quoi qu'il en soit, voilà une évasion réussie ! Etroite mais complète, monotone mais rajeunissante. Sollicitée autant que préméditée, la surprise se baigne dans un canal étroit, à la façon d'une source inépuisable.

Ce resserrement apporteur d'un contentement conquérant, cette intransigeance contractée et bienheureuse, comme cela règne aujourd'hui dans les milieux poétiques ! Sous prétexte de pureté, d'écriture automatique, de naïveté immaculée, auteurs et lecteurs limitent singulièrement leur champ de songe et de renouveau, comme l'épouse sentimentale qu'une musiquette parlante laisse sans paroles, en pleine extase. Hors d'ici, point de poésie valable. C'est le triomphe de la circulation giratoire : en rond, à sens unique. A l'admirable refus succède une confortable sécurité.

Ceci se venge de cela. L'écrivain qui, par caprice ou par nécessité, vient de repousser le secours des méthodes sûres de la prosodie, honnit comme sacrilège, tout ce qui n'est pas conforme à une expression délirante de l'inspiration et au vrai vocabulaire poétique, inséparable d'une musicalité de même provenance.

On tourne autour d'une étoile, on croit prospecter l'univers sur une comète qui serait libre.

Arbres, plantes innombrables de la poésie... Oui, il y en a qui marchent. Sur terre, sur mer et dans les airs.

Supposons un littéraire qui, avide d'une invention rythmée et imagée, crée, en contrepoint des groupes syntaxiques ou phonétiques, d'autres unités organiques et sensibles, des vers. Eh bien, ce monsieur sera un poète lyrique, épique, philosophique, civique, etc. ou un poète tout court, s'il le veut et s'il le peut. Le cumul, l'élargissement et la confusion des genres sont d'ailleurs hautement recommandables.

Jadis, on exigeait en plus, le désir de plaire, à une ou plusieurs personnes. Maintenant, les seigneurs de la critique paraissent admettre qu'une œuvre est suffisamment justifiée, si elle libère un homme d'un secret, par le truchement de la forme poétique.

Somme toute, malgré les criailleries rivales et intéressées des enfants gâtés de chaque spécialité, notre époque est respectueuse de toutes les tendances littéraires. Elle demande simplement du talent et du métier, avec un peu d'intrigue si le faiseur de vers veut arriver à quelque chose, le plus tôt possible et en tous cas, de son vivant.

Dans cette famille aux branches multiples où s'accrochent toutes les branches de la société et de l'esprit, pour-

quoi ne souhaiterions-nous point une prise de conscience de poésie civique ?

Ainsi dit, autrement faisable. Comme il va être difficile de s'entendre sur la portée de ce couple verbal : poésie civique !

Nous permettez-vous de rassembler des matériaux, et au besoin, des embûches ? Nous allons essayer de préciser la question, en suggérant des particularités et des nuances, sans taire les difficultés. Notre entreprise est libérale et désintéressée. Personnellement, notre œuvre de A à Z échappe à tout assujettissement utilitaire. Si des confrères lorgnent la douce et entraînante soumission civique, nous insistons sur le fait que nous ne songeons nullement ni à borner, ni à fermer. Aux poètes de briser les cadres ! Et d'abord, honneur et malheur aux nôtres ! Toutefois, en montrant ce qui peut diviser et restreindre, n'aidons-nous pas à la création d'angles et d'éclairages trop méprisés jusqu'ici ?



D'après Littré, le civisme est un néologisme de l'idéologie de la Révolution française : dévouement au gouvernement établi. L'illustre philologue donne pourtant un premier sens, plus large ; sentiments qui font le bon citoyen, attachement à la cité, à la patrie.

Les commentaires nous faciliteront-ils une conciliation de ces deux acceptions ? Si patriotisme y est plus large que civisme, nous trouvons comme exemple de cette dernière vertu, le refus d'acquitter une taxe illégale. Ce qui semble donner au citoyen — et au poète civique — le droit de

condamner les abus du pouvoir exécutif, de tous ceux qui le représentent.

— Au sujet, pensera l'ami du *Journal des Poètes*.

Nous y sommes. Nous touchons même à l'actualité poétique des dernières années

En vertu de la tolérance de définition que nous venons de rappeler, les poètes français des Emeutes du 6 février, qui sont de droite, auraient le droit de réclamer le titre de poètes civiques, aussi bien que les chantres de la riposte, les poètes du Front populaire, lesquels représentent la confiance en l'ordre officiel. Celui qui dresse le pays réel contre le pays légal, peut être appelé, selon les opinions, patriote ou insurrectionnel. Il semble impossible de le classer parmi les poètes civiques.

La poésie civique contient sinon nécessairement l'adhésion à un régime, du moins la reconnaissance du mérite des institutions idéales et le gout de la continuité historique. Béranger préconise-t-il de chanter la Garde civique, piédestal des lois, il propose un thème qui ressortit incontestablement à la poésie civique.

Au 18^e siècle, l'exaltation dynastique de Gilbert participe d'une même passion conservatrice :

*« Oh ! si ces vers vengeurs de la cause publique
Obtiennent de mon roi quelques regards amis,
S'il prête à ma faiblesse un bras qui le soutienne,
On verra de nouveau ma muse citoyenne
Flétrir ces novateurs..... »*

Efforçons-nous de serrer le débat par quelques rapprochements.

Chanter le souverain n'est pas nécessairement de la poésie civique. Il faut le faire en citoyen, en homme qui jouit du droit de cité dans un Etat. Somme toute serait indispensable un certain dynamisme des privilèges ou des devoirs de l'habitant d'une contrée déterminée.

Lorsque M. Stanley Baldwin demandait à l'Université de Cambridge « *de produire plus de poètes qui puissent inspirer à l'Europe et au monde le sens de l'unité et l'ivresse de la liberté* », il faisait un plaidoyer en faveur de la poésie cosmopolite, incompatible avec la conception territoriale du civisme.

On a constaté aussi que les poètes communistes français faisaient de la poésie civique russe. Abus de termes, selon moi. Le civisme est limité à la patrie de la carte d'identité.

Et voici quelques approximations plus ou moins complémentaires : l'épopée célèbre une suite d'actions éclatantes où frémit une âme collective et il ne serait point paradoxal de réserver à une poésie dite héroïque, l'hommage au prestige individuel; la poésie sociale communie avec la peine ou avec la création professionnelle des hommes et la poésie révolutionnaire glorifie le droit au changement par la violence.

Sans exclure le devoir militaire, ni la défense nationale, la poésie civique considère l'ensemble des obligations du promontoire de la paix. Elle ne connaît ni métiers, ni classes, ni individualités. Elle est...

Après tout, l'esprit civique appliqué à l'essai littéraire, implique la modestie et la courtoisie, l'éclectisme et la collaboration.

Que nos juges décident !

MARIE DELCOURT.

LES POETES DANS LA CITE GRECQUE

A Jean Hubaux,
ces distinctions dont je lui dois la clef.

Chercher, dans l'antiquité, ce que nous appelons aujourd'hui des *poètes-patriotes*, c'est nous exposer à manquer d'heureuses rencontres et à en faire de moins bonnes. Platon s'est cruellement moqué de leurs flonflons; il les accuse de corrompre l'esprit public parce que, louant démesurément la cité, ils incitent chaque citoyen à prendre pour lui la totalité de l'éloge, à s'en griser et à ne plus rien exiger de soi. Voilà où l'on en était arrivé au moment où les cités, ayant achevé leur propre construction, avaient épuisé leur pouvoir créateur et allaient se défaire dans des Etats plus vastes. Non sans difficultés, non sans incompréhensions. Démosthène se cramponne à son patriotisme de clocher, sans voir (ce qui éclatait aux yeux des plus intelligents de son temps) que celui qu'il appelait son ennemi allait faire régner le génie d'Athènes sur toute la Méditerranée orientale. Pour entendre la voix du poète dans la cité, il faut remonter plus haut, au moment où celle-ci se crée.

Elle se crée en domptant les hommes, ainsi que disait Simonide. L'œuvre de Tyrtée est celle d'un homme qui accepte le mors, qui y adapte sa bouche, mais qui sent la blessure. Et son *patriotisme*, c'est la conscience qu'il prend, d'un seul coup, de la violence qu'il se fait et de sa victoire

finale. Ceux qu'on met au premier rang dans la bataille, ce sont les hommes faits, parce qu'ils offriront une résistance égale et sûre; en eux, les coups du sang sont amortis : pas de témérités absurdes, pas de paniques à craindre. Au second rang sont les jeunes gens; c'est pour eux que le poète écrit, et l'incantation ne sera pas inutile. Sache-le, mon garçon, si ta ville est détruite, « tu devras aller mendier, avec ta chère mère, ton vieux père, tes petits enfants et la femme que tu épousas vierge » (la cité, à une époque ancienne, ce n'est pas beaucoup plus qu'une ferme dont un pillage chasserait les habitants). Donc, sache te battre et évite de laisser percer le rang, car derrière toi sont les anciens que ta défaite exposerait à la mort. Rien n'est plus laid qu'un vieil homme qui agonise nu dans la poussière, protégeant de ses mains son sexe ensanglanté. « Mais tout sied à un jeune homme tant qu'il est dans la fleur de l'aimable jeunesse; les hommes le regardent, les femmes le désirent et lorsqu'il est vivant et lorsqu'il est mort, tombé au premier rang. »

Leurre éternel. La « désirable jeunesse », Mimnerme la chante aussi, car l'amour meurt avec elle et, sans amour, la vie ne vaut pas d'être vécue. Dans le monde ionien et dans le monde dorien, en venant de deux routes différentes, on découvrait à la fois la tragique élection de la jeunesse. Pour Mimnerme, elle est simplement l'heure fugitive où la vie fleurit puis se fane. La brève rencontre qui comblera l'âme d'une joie inoubliable, prends garde de la manquer aujourd'hui, car tu ne retrouveras pas demain l'occasion perdue. Tyrtée nous livre un pathétique implicite infiniment plus riche : l'âge où vivre est le plus précieux,

c'est aussi celui où l'on risque le plus, en défendant la cité, de perdre la vie elle-même. Vingt autres après Tyrtée ont décrit le dur dressage spartiate, avec d'autant plus d'admiration qu'ils risquaient moins d'y être soumis. Tyrtée seul a fait sentir la résistance de l'animal humain, le regard affolé jeté vers le côté par où l'on pourra fuir, la lèvre mordue pour empêcher les dents de claquer, la révolte de l'adolescent qu'il faut griser de flatteries parce qu'on espère qu'il fera meilleure visée à la mort s'il sait que, mort, il sera beau encore, et désirable. Et ce dérisoire orgueil donne son âcre goût au civisme spartiate.

On voudrait s'arrêter encore à une autre élégie. Celui que je veux rappeler à la mémoire, dit le poète, ce n'est pas un homme plus fort que les Cyclopes, ni un homme plus rapide à la course que Boree, ni celui qui est beau comme Tithon, riche comme Midas, royal comme Tantale, éloquent comme Adraste, s'il n'est pas en même temps bon soldat, résistant au combat. Nous voici au début d'un mouvement qui va soulever toute la vieille légende et la remplir d'un sens nouveau. Homère s'intéresse à Diomède, à Hector à cause de leur singularité, de leur excellence, à cause de ce qui, en eux, fait qu'ils sont eux et non pas nous. Le poète civique soumet le héros lui-même à la communauté, l'aligne dans le rang et l'interroge sur ses qualités de citoyen. Eschyle le replacera dans l'humanité et ne verra plus en lui qu'un homme, si bien que le plus humble des spectateurs reconnaîtra ses luttes, ses aspirations, ses problèmes dans les aventures d'Ulysse et d'Agamemnon. Voilà où aura conduit l'esprit civique.

Il ne faut chercher dans les fragments de Tyrtée aucune

trace de patriotisme lyrique. L'homme adossé au mur et qui défend la ville n'a pas le temps de l'admirer : c'est l'ennemi, et non elle, qu'il a devant lui. Au surplus, la cité, à cette époque, c'est simplement le rempart pour la vie en commun, la certitude d'être autre chose qu'un errant et un mendiant. Pour voir la notion de patrie devenir, sur le plan abstrait, quelque chose de positif, il faut attendre jusqu'à Solon; celui-ci saura si puissamment conjoindre son amour pour Athènes avec son idéal de justice sociale qu'il nous est également impossible d'imaginer Solon aimant une Athènes injuste ou travaillant en dehors d'Athènes à la réalisation de la justice. Cet homme d'action voit dans la ville un problème à résoudre et non une réalité acquise à contempler. Ce que nous appelons le *patriotisme*, c'est un luxe d'héritiers. Des sergents comme Tyrtée, des législateurs comme Solon ont un avenir devant eux, mais, derrière eux, de passé à considérer, point. Ou, s'il y en a un, ils l'ignorent; leur ingratitude est la condition même de leur force.

Avant de trouver un éloge des cités, il faudra attendre un siècle encore, et jusqu'à Pindare. Mais, ici encore, ne nous laissons pas tromper par les mots. Un athlète vainqueur commande à Pindare une cantate qu'on lui chantera à son retour chez lui, à Delphes, à Mégare, à Cyrène. Le poète accepte la tâche...

« Il trouve son sujet plein de récits tout nus,
» Les parents de l'athlète étaient gens inconnus,
» Son père un bon bourgeois, lui sans autre mérite,
» Matière infertile et petite... »

Le poète alors replace l'homme dans la cité et l'un et

l'autre dans le mythe qui ne se distingue pas de l'histoire. Au lieu d'un boxeur ou d'un propriétaire de chevaux, voici un homme inscrit dans une continuité, prolongé dans le passé par ses attaches avec la légende, prolongé dans l'avenir par la conscience des devoirs que crée une origine illustre. La patrie est devenue une réalité sur laquelle on réfléchit; les relations du citoyen avec la cité comportent un va-et-vient de dons réciproques. Assurément, Pindare a loué l'une après l'autre, dans ses poèmes de circonstance, toutes les villes de la Grèce; ses éloges vont, fidèlement, d'où lui vient son salaire. Ceux qui veulent trouver en lui un patriotisme local à la mode de Démosthène veulent qu'il ait parlé de Thèbes, où il était né, plus chaleureusement que d'aucune autre cité. C'est possible. Ce qui est sûr, c'est que, pour chacune de ses cantates, il revient par la pensée au village du vainqueur et parle comme s'il en était issu. Et il n'y a là nulle insincérité : Pindare est moins Thébain que Grec; il admire dans la Grèce une synthèse de différences bien accordées, une complexité dont la richesse l'enchanté. Seulement, dans ces odes si belles, pleines de réalités contemplées de haut, il ne faudrait pas trop chercher de l'*émotion patriotique* au sens sentimental où nous le prenons .

Pour percevoir de nouveau le frémissement charnel qui fait sourdement trembler les élégies de Tyrtée, il faut attendre jusqu'au grands Athéniens, Eschyle et Euripide. Eschyle s'est battu; tous deux ont vu l'Attique plusieurs fois envahie, Eschyle en 490 et en 480, Euripide pendant cinq printemps à partir de 432. Leur amour pour Athènes, ils en ont pris conscience en souffrant avec elle et pour elle. Leur *patriotisme* est à peine autre chose que le sentiment

à la fois aiguisé et approfondi de la douleur et de la misère des hommes, leurs frères. La joie des Athéniens sauvés après Salamine, ce n'est pas un sujet digne d'un poète tragique : Eschyle se transporte à Suse et montre la douleur des Perses. Qu'on n'interprète point ce retournement en disant que les spectateurs grecs ont pu se délecter d'avoir fait pleurer tant de femmes et de vieillards. Il n'y a dans les Perses que deux ou trois cris de triomphe aussitôt réprimés. Composer une ode victorieuse est une tentation vulgaire à laquelle un Eschyle ne cède pas. Ce qu'il écrit, c'est un grave avertissement : Xerxès a été vaincu à cause de sa démesure; gardons-nous des ambitions démesurées. Léon Parmentier s'étonnait que les triomphes romains n'eussent pas fait naître un poète et que Pindare eût créé la plus grande poésie patriotique à propos de courses de chevaux. Est-ce vraiment surprenant ? La victoire saoule d'un gros vin qui trouble l'esprit; un événement médiocre le laisse vacant pour des images bien ordonnées.

Comme Eschyle, Euripide se sent en contact avec Athènes au moment où Athènes souffre. Alors son exaltation dépasse la mesure et il accable Sparte d'injures pesantes et puériles. Mais dès que le danger s'éloigne, l'âme du poète se retrouve en équilibre. Dans les tétralogies de ses dernières années, il se plaît à inscrire d'amples légendes qui sont le patrimoine commun de toute la Grèce. Une sereine unité mythique embrasse dans ses vers des cités qui, alors, se faisaient sauvagement la guerre. Il essaie de pondérer les extrêmes comme Pindare l'avait fait. Assurément, il y a chez ce poète des préférences passionnées qui sont étrangères à Pindare. Mais lui-même savait parfaitement qu'il

enrichirait Athènes, moins en écrivant son éloge (et cependant, qui ne se souvient des vers exquis de *Médée* ?), qu'en traçant, dans le plus pur langage athénien, une image éternelle des souffrances et des amours humaines.

Ici, Platon prend la parole. On sert sa patrie, non par ce que l'on dit, mais par ce que l'on est. Il est honorable de défendre ses murs, mais il importe peu que les murs tombent autour d'une cité où n'est point la justice. Le courage militaire n'est ni la première, ni même la seconde des vertus civiques. Louer sa patrie, comme Thucydide raconte que fit Périclès, c'est la flatterie la plus insidieuse qui soit, car c'est donner la gloire des morts en pâture à des vaniteux; c'est la plus dangereuse aussi, car chacun préfère ne pas voir le tour de gobelets. Il n'y a, dans toute l'œuvre de Platon, qu'une seule bouffonnerie et elle est énorme : c'est ce *Ménexène* où Socrate, chargé de faire l'éloge d'Athènes, répète tous les clichés dont se gargarisent les orateurs, dont la foule s'enivre béatement, passe en revue les légendes et les guerres et, entraîné par son propre verbiage, s'exalte sur la guerre spartiate qui eut lieu après qu'il eût bu la ciguë. L'éloquence patriotique est un genre facile où la sentimentalité donne l'impulsion aux plus basses complaisances, puis, avec elles, tourne à vide sans que rien, pas même la mort, parvienne à les arrêter.

Voilà pour les batteurs d'estrade. Mais les vieux poètes pouvaient soutenir l'examen du philosophe; ils avaient refusé le gros vin d'un patriotisme qui fait croire qu'on est grand si l'on appartient à une grande cité. Chez chacun d'eux, avec un accent différent, on retrouve la dure leçon civique : « Le courage de ton père ne t'ajoute rien. La cité

te demande beaucoup et ne te doit rien. À toi d'exiger ton salut de toi-même. » Individualisme ascétique. Le civisme de Tyrtée et d'Eschyle aboutit au point exact où l'un et l'autre rencontrent le spiritualisme platonien.

JULES VAN ERCK,

HORACE, POÈTE DE ROME

Si ce ne fut qu'un mirage, qu'on me pardonne d'en dire ici les délices. Notre bon maître le P. Dupont avait requis notre ferveur d'être attentive aux cadences qui allaient s'élever tout à l'heure, du *Carmen Saeculare*. Le soleil de juin en son plus haut brûlait la cour des internes. Nous étions proches du solstice. Et de cette aire flambante montait jusqu'à nous, élèves de seconde prêts à toute aventure, un souffle insupportable et délicieux, l'haleine même de l'été. Notre maître expédia, d'une voix respectueusement pressée, les deux premières strophes du poème, préambule qu'il convenait en effet de traverser d'un pas rapide. Puis, de la baguette qui ne le quittait jamais, il frappa la chaire. Et ce fut comme l'ultime signal du chef à l'orchestre. La chaire devint un pupitre, et une transe sacrée saisit ce petit homme gras, au visage déjà traversé des rouges signes d'une prochaine apoplexie. L'inaltérable chant éleva au dessus de nous ses arcs infaillibles. *Alme sol, curru nitido...* Je jure que la docilité de ma seizième année n'était pour rien dans le plaisir dont je fus alors visité. Il fallait qu'il fût bien vif et concret, ce plaisir, pour qu'aujourd'hui encore, au seul nom d'Horace, je me sente envahi du même feu qu'en ce jour d'initiation. J'en eus, je m'en souviens, la conscience très lucide. Et je me souviens encore qu'en la Fête-Dieu qui suivit, l'ample beauté d'un *Te Deum* chanté

dans une procession villageoise réveilla les rythmes païens qui depuis peu de jours avaient fait leur gîte au creux chrétien de mon oreille. Depuis lors, les strophes des deux hymnes n'ont pas cessé pour moi d'alterner leurs cadences dans une sorte d'harmonie romaine et catholique. Le poète du *Carpe diem*, le « bon » Horace, avant de rejoindre le troupeau d'Epicure, m'avait instruit des plus hautes leçons de son œuvre.

C'est pourquoi je ne puis sans peine admettre le propos de Léon Parmentier rapporté par une chère et savante amie. Que les triomphes romains n'aient pas fait naître de poète, voilà bien la plus manifeste erreur qu'ait pu faire cet éminent philologue. Mon Dieu ! J'accorde qu'après Trasimène, il ne s'est trouvé dans Rome aucun Hugo pour gémir sur cette morne plaine, et pour décrire la ruée des légionnaires que Paris eût pris pour des dragons. J'accorde aussi qu'on chercherait en vain l'équivalent quirite de « L'air est pur, la route est large... ». S'il faut limiter à ce champ — et à ces chants — la poésie civique, mon Dieu ! oui, Rome n'a pas eu de poète patriotique.

Mais j'ouvre le premier livre des Odes, et lisant la pièce charmante qui commence par le fameux « Nunc est bibendum » j'aperçois que le poète entend nous inviter à célébrer Actium. Etourdis que nous sommes, et plus prompts à jouir qu'à connaître, nous nous étions arrêtés à l'impératif bachique et nous n'étions pas allés plus avant. Nous qui sommes redevables sans doute à l'imperator qui gagna cette bataille de quelques-uns des biens dont se nourrit notre âme, nous allions contester au poète et à l'ami qui le célébrait la pureté de son dessein et la valeur de sa

louange. Et buvant avec lui le vin de la victoire, nous allions lui refuser de reconnaître le bienfait de cette victoire même. Ailleurs, la démarche du poète suit le chemin inverse. Au lieu de commencer par l'invitation au plaisir et de dire plus tard l'occasion de cette fête, il élève tout d'abord son chant en l'honneur du retour d'Auguste vainqueur des Cantabres puis il quitte ces hauteurs pour retrouver le palier de plus accessibles délices et presser la blonde Nèere de hâter l'heure du rendez-vous.

Ainsi, le culte de la patrie, chez ce jardinier des coteaux modérés, s'allie aux doux préceptes de l'art de vivre. Et il faut toute la faiblesse critique d'un temps comme le nôtre pour songer même à distinguer dans le mouvement de son inspiration ces deux courants. Pour lui, ils n'ont jamais été dissociés. Horace célébrait aussi naturellement une victoire de César que les grâces d'une belle nuit. Et je ne vois pas comment une cadence aussi douce que « *Dianam tenebrae dicite virgines...* », parce qu'elle commande un poème — oui ! patriotique — se verrait moins goûtée des oreilles attentives au nombre caché des mots que le non moins doux « *Aestivam sermone benigno tendere noctem...* ».

D'ailleurs, s'il fallait prouver — et Dieu nous garde des preuves en poésie ! — l'importance du « fait romain » dans l'œuvre d'Horace, il suffirait de se souvenir que c'est lui qui a créé à Rome le lyrisme en y introduisant l'ode. (Catulle, à cet égard, n'est qu'un timide précurseur). Et il a conduit son entreprise avec un si beau génie qu'on a pu dire — c'est, je crois bien, Charles Maurras — qu'Horace était l'arche brillante qui unit le monde grec au monde latin. Or, ayant choisi de forger, comme le fera deux

mille ans après lui le cher André Chénier, des vers antiques sur des pensées nouveaux, quel objet assigne-t-il à l'ode ? L'amitié de Mécène, oui. Le plaisir de « cueillir l'heure comme un fruit ». Encore ! Mais surtout, mais avant tout, mais au commencement comme à la fin, la gloire d'Auguste, la paix, l'Empire, Rome.

Rome est si bien la clef qui donne le secret de l'œuvre d'Horace, que sans elle on ne peut expliquer son adhésion à la politique d'Auguste autrement que par des raisons basses qui se brisent d'ailleurs au contact des textes. Ce fils d'affranchi n'avait rien du courtisan. Tantôt c'est à Auguste qu'il dédie une épître pour refuser le rôle de poète officiel, tantôt c'est devant Mécène même qu'il se cabre parce que son insigne protecteur a paru lui faire grief d'une apparente tiédeur. Et l'on voudrait que tel billet qu'il adresse un jour à Tibère pour lui recommander un jeune homme servît de modèle, pour la dignité, aux amis des gens en place, quand ils ont une requête à leur présenter. Mais enfin c'est un homme qui aime sa patrie. Il l'aime jusqu'à s'égarer, à vingt ans, dans le moment qu'il achève son éducation à Athènes, à la suite de Brutus apparu comme le dernier héros de la liberté. Et comment nous, que tant de doutes déchirent, ne serions-nous pas touchés de cet égarement. Que la même sympathie fraternelle soit la nôtre, quand nous le voyons, au spectacle de Rome enfin ravie à l'anarchie, donner son respect, puis son amitié à l'homme qui sauva son pays et loyalement, bourgeoisement, se rallier au régime. Il y a mieux à faire qu'à faire les renchéris, il y a à suivre dans son essor l'esprit du poète

quand son amitié s'écrie au bout d'une trop longue absence de César : « *Lucem redde tuae, dux bone, patriae* ».

On a dit — que n'a t-on pas dit ! — que l'œuvre civique d'Horace était froid et que cette froideur même était la marque de l'ouvrage fabriqué sur commande. (Comme si la commande n'était pas quelquefois l'invitation au génie, ainsi qu'il en fut pour tant de chefs-d'œuvre). Et cette opinion trouve une apparence de raison, mais seulement une apparence, dans la perfection artisanale dont brillent les Odes et le Chant Séculaire. Mais cette perfection est aussi celle des Epîtres et des Satires. Si l'on veut, sous ce prétexte, rejeter une partie d'Horace, il faut rejeter tout. Car chez lui, le faire est toujours conduit jusqu'à l'extrême accomplissement.

Ce « faire » est la pierre d'achoppement des critiques. Parce qu'il y a une poésie qui libère le chant profond et lui donne un cours ample et pathétique, et une poésie où l'incantation est plus secrète, plus étouffée sous la distribution des mots, des gens ont cru, ces temps-ci, que le premier de ces deux modes était le seul bon. Et l'on se donnait le facile avantage de préférer Virgile à Horace et Racine à Corneille. Comme si la poésie n'était pas une, et comme si son nom même n'avait pas pour sens premier un sens actif.

Mais ce temps est passé déjà. Et comme on a retrouvé « plaisir à Corneille », on retrouvera plaisir à Horace. Dans son plus récent ouvrage, dans ces « Vergers sur la Mer » qui nous touchent au plus profond de notre esprit, Maurras dit d'Horace qu'il est un des plus grands poètes du monde... « Après le chœur des grands Tragiques, il

n'en est guère qu'un qui nous soit pleinement sensible, et c'est lui. »

Il est beau et pertinent que cet hommage aille à un poète où le lyrisme s'allume aux feux de l'amour de la patrie. Rencontre si exemplaire que tous les lyriques, après lui, tenteront de la réussir encore, sachant bien ce qu'a d'étriqué, malgré tout, le pauvre cri du seul moi.

ALEXIS CURVERS.

ANDRE CHENIER
ou
LA PASTORALE HEROIQUE

Le plus pur, le plus classique, le plus harmonieux des poètes du XVIII^e siècle en aurait été aussi, sans la Révolution, le moins actuel. Il prend continuellement soin de nous avertir qu'il se tient à l'écart des préoccupations, des problèmes de son temps. Quoi qu'il en ait dit, c'est sur des pensers antiques qu'il fait des vers antiques. Retranché dans une sorte de banalité volontaire, isolé du monde par une désapprobation systématique où perce parfois le dépit, il se console superbement dans la société de Théocrite, de Virgile et d'Horace. Encore plus chers à son cœur sont ces bucoliques latins qui comme lui vécurent en marge du forum et ignorèrent leurs contemporains, ou ne jetèrent un regard sur eux que pour les flétrir d'un hémistiche vengeur.

*Vois Catulle, de fiel abreuvant ses pinceaux,
Défier de César la haine et les faisceaux.*

Il méprise la « bassesse » d'Ovide, prosterné aux pieds de son persécuteur; et dans la fière apostrophe qu'il lance à l'exilé du Pont, nous sentons passer un souffle presque révolutionnaire. Mais l'idéal reste encore, à l'égard de la chose publique, la quiète indifférence d'un Tibulle :

*Il ignore les cours; l'amour et l'amitié
De son cœur, de ses vers occupent la moitié...*

De même :

Je suis né pour l'amour, je connais ses travaux.

Ainsi réduit aux dimensions de l'homme privé, le poète chantera les belles, fera des poulets pour Lycoris et des épîtres pour ses amis; son plus grave souci sera de bien imiter les Anciens et de dissenter correctement sur la division des genres littéraires, en brocardant à l'occasion tous ceux qui ne sont pas de son avis. Il faut y ajouter le goût de la vie champêtre, un sentiment conventionnel et charmant des beautés de la nature. Ce bucolique, qui a chanté les thèmes pastoraux de l'Antiquité sur les musiques de Racine, n'annonçait rien de plus que le Lamartine de certaines *Harmonies*.

Cependant, dès les *Elégies*, et dans les fragments d'*Idylles* inachevées, un accent insolite nous surprend parfois et, en prêtant l'oreille, nous y retrouvons l'écho des idées du temps. Une chose achève de nous rendre attentifs, c'est que Chénier, doué de tout ce qu'il fallait pour faire un bon poète de cour, traditionaliste et académique, prend constamment figure d'opposant et, qui plus est, d'opposant malgré lui. Ce n'est pas lui qui, comme Boileau, flagorne-rait le monarque triomphant.

Ma muse fuit les champs abreuvés de carnage...

Ce n'est pas lui qui célébrerait l'ordre établi, comme l'avaient fait presque tous ses devanciers du grand siècle. S'il regarde un instant le monde dont il n'a personnellement pas trop à se plaindre, c'est pour en constater l'injustice. Mais ces pensées n'apparaissent d'abord que rarement et furtivement, d'ailleurs diluées dans une sentimentalité

d'esthète. Au « laboureur trop avide », il donne ce conseil :

*... Souviens toi que Cybèl est la mère commune.
Laisse la prob é, que trahit la fortune,
Comme l'oi eau du ciel se nourrir à tes pieds
De quel us grain épa s sur la terre oubliés. (1)*

C'est trop peu, assurément, pour voir dans Chénier un poète à préoccupations sociales ou civiques. Mais cela suffirait peut être à nous faire pressentir une inquiétude, une sorte de « mauvaise conscience » chez ce privilégié du sort

Il ne nous cache du reste point son dédain pour

*... la Muse des cités,
Cette Muse, d'éclat, de pourpre environnée,
Qui, le glaive à la main, du diadème ornée,
Vient au peuple assemblé, d'une dolente voix,
Pleurer les grands malheurs, les empires, les rois.*

La poésie patriotique, l'épopée nationale lui paraissent un pis aller. Si Virgile eût été heureux en amour, sans doute il

*N'eût point cherché la palme aux sommets d'Helicon
Et le glaive d'Énée eût épargné Didon.*

Ce que Chénier place au-dessus de tout, avec sa douce quiétude, c'est son indépendance. Et cela ne va pas sans courage. Nulle servilité, nulle complaisance envers ceux qu'il appelle les grands et qu'on appellera bientôt les tyrans. Il a l'amour de sa liberté et supporte bien une pauvreté relative.

(1) Peut-être est-ce là que Hugo, grand admirateur de Chénier, a pris l'un des traits de Ruth et Booz : « Laissez tomber exprès des épis, disait-il. » L'un et l'autre ont d'ailleurs pu le trouver déjà dans le *Lévitique*. Sur l'influence de la Bible, cf. *infra*.

Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.

Le XVIII^e siècle commence à balbutier, dans ses poètes, la leçon des Encyclopédistes.

C'est seulement dans les dernières œuvres de Chénier que le siècle de la Révolution va parler d'une voix de plus en plus ferme. Esprit sans grande originalité, Chénier a le mérite d'avoir exactement reflété les divers moments qu'il a traversés : la gracieuse et cynique décadence de l'Ancien régime, puis la grondante aurore du monde moderne, le tout mêlé de souvenirs classiques. Voici un brouillon d'élégie :

Périssent ceux qui traitent de préjugé l'admiration pour tous ces modèles antiques (les héros de la Grèce), et qui ne veulent point savoir que les grandes vertus constantes et solides ne sont qu'aux lieux où vit la liberté !... St j'avais vécu dans ces temps,

.
*J'aurais, jeune Romain, au sénat, aux combats,
Usé pour la patrie et ma voix et mon bras.*

Ce mélange d'humanisme, de civisme et de républicanisme peut nous faire sourire. Il exprime pourtant à merveille, dans sa confusion, la « mystique » de l'époque; il indique en même temps, chez un poète jusque-là voué aux « Muses tranquilles », une conversion à des Muses plus héroïques. L'influence du milieu est d'autant plus sensible que Chénier prétend encore y résister. Et l'on imagine très bien, en marge de cette évolution poétique, un dialogue tel que nous en entendons si souvent aujourd'hui, entre l'artiste qui « ne veut pas s'occuper de politique » et un interlocuteur qui le presse de s'en occuper, sous prétexte que « ne pas prendre parti, c'est trahir ! »

Chénier répond qu'il n'a pas de goût pour la satire, au risque, avoue-t-il, de paraître

Mépriser les raisins qui sont trop hauts pour moi.

Il reconnaît pourtant que la satire politique ne manquerait point d'objets :

Aux reproches sanglants d'un vers noble et sévère

Ce pays toutefois offre une ample matière :

Soldats, tyrans du peuple obscur et gémissant,

Et juges endormis aux cris de l'innocent;

Ministres oppresseurs, dont la main détestable

Plonge au fond des cachots la vertu redoutable...

.

... Prêtres et gens de cour, ambitieux tyrans,

Nobles et magistrats, superbes ignorants,

Tous vieux usurpateurs et voraces corsaires,

Et dignes héritiers de l'esprit de nos pères.

A plusieurs reprises, Chénier demande maintenant à l'Antiquité, au lieu des seuls thèmes bucoliques qu'elle lui fournissait jadis, des modèles de civisme. De toutes parts, on reprend les vieux sujets grecs et romains : David comme Montesquieu, Gluck comme Voltaire. On ne s'aperçoit guère que la liberté dont on parle au Palais-Royal est fort différente de la liberté des Anciens.

Mais leurs mœurs et leurs lois, et mille autres hasards,

Rendaient leur siècle heureux plus propice aux beaux-arts...

Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles;

Voyageons dans leur âge où, libre, sans détour,

Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour.

Au tribunal de Mars, sur la pourpre romaine,

Là du grand Cicéron la vertueuse haine

Ecrase Céthégus, Catilina, Verrès;

Là tonne Démosthène...

Nous sommes loin de l'Antiquité tragique que le XVII^e siècle avait cultivée, encore plus loin de l'Antiquité nourricière que le XVI^e avait aimée comme une mère. On découvre ici une troisième Antiquité, législatrice, institutrice de vertus civiques. L'enthousiasme tardif de Chénier pour cette image abstraite est d'autant plus significatif que son tempérament poétique le portait peu à de pareils sujets. (Ce n'est sans doute pas par hasard que les pièces où il les a traités sont en général les moins achevées de toutes.)

A l'égal de Numa, il admire Moïse, législateur, intermédiaire entre Dieu et les hommes. Il dit à propos de la statue de Michel-Ange :

*C'est des Hébreux errants le chef, le défenseur :
Dieu tout entier habite en ce marbre penseur.
Ciel ! n'entendez-vous pas de sa bouche profonde
Eclater cette voix créatrice du monde ?*

Or, Chénier n'est rien moins que religieux. Loin de croire aux pouvoirs divins de Moïse, il lui fait gloire d'avoir inventé des fraudes (le buisson ardent, la promulgation de la Loi sur le Sinaï, etc.) pour établir son autorité sur son peuple. Cette idée éminemment aristocratique n'empêche d'ailleurs nullement notre poète de se croire démocrate :

*Mensonge grand et saint; glorieuse imposture,
Quand au peuple trompé ce piège généreux
Lui rend sacré le joug qui doit le rendre heureux !*

Et ailleurs :

*Le législateur sait que les passions sont bonnes en elles-mêmes,
qu'elles ne nuisent que mal dirigées, mais que, poussées comme
il convient, elles concourent au même but. Il fait bon usage
même des faiblesses humaines.
Pour fruit de leurs travaux, il présente à leurs yeux*

*La gloire, des humains désir impérieux :
Après l'art d'être sage, elle est leur bien suprême,
Le seul prix des vertus après les vertus même,
Et dans un cœur méchant, mais d'orgueil combattu,
Peut même quelquefois tenir lieu de vertu.*

Ainsi Moïse a été sage de faire servir le mal au bien et d'exploiter la crédulité pour imposer la loi (1). Seul est grand le civilisateur, le héros pacifique.

*Chassez de vos autels, juges vains et frivoles,
Ces héros conquérants, meurtrières idoles...
Venez tomber aux pieds de plus nobles images :
Voyez ces hommes saints, ces sublimes courages,
Héros dont les vertus, les travaux bienfaisants
Ont éclairé la terre et mérité l'encens...*

Le retour à la Bible est bien, lui aussi, dans l'esprit du temps. Nous en avons gardé un autre témoignage dans le charmant Joseph de Méhul. Alors que le grand siècle n'avait cherché dans la Bible que des tragédies de sérail,

(1) Sans souci de la contradiction, Chenier se propose, un peu plus tard, de « faire, et le plus tôt possible, un poème sur la superstition ».

*... J'aime à voir les humains, ces êtres glorieux,
Nés pour lever la tête et regarder les cieux,
Dans la fange à plaisir courbant ce front superbe,
Marcher sur quatre pieds et braire et brouter l'herbe.*

Et dans Hermès :

*Partout sur des autels j'entends mugir Apis,
Bêler le dieu d'Ammon, aboyer Anubis.*

Si on lui objecte les grands esprits qui ont été croyants, il répond : « ... Beaucoup d'hommes, invinciblement attachés aux préjugés de leur enfance, mettent leur gloire, leur piété à prouver aux autres un système avant de se le prouver à eux-mêmes... Et pour ne citer qu'un exemple..., Pascal n'a jamais suivi d'autre méthode. »

où le Dieu jaloux supplantait par le carnage les idoles rivales, nous trouvons ici un patriarcalisme pastoral à la Rousseau. Chénier projetait encore d'écrire un long poème sur *Suzanne*, qu'il aurait rempli de grâces orientales. Les vieillards auraient représenté le despotisme perfide, Suzanne, Joachim et Daniel l'innocence de l'enfance; le décor champêtre était censé une condition propice au triomphe de la loi. Il y avait là une veine d'inspiration fraîche et nouvelle. Le XVI^e siècle aussi avait puisé dans la Bible un élément capital de sa Renaissance.

Le long poème *Hermès* devait être une encyclopédie de l'histoire du monde et de la civilisation. S'il eût jamais été achevé, la poésie n'eût sans doute pas compté un vrai chef-d'œuvre de plus, mais le XVIII^e siècle nous aurait laissé son *De natura rerum*... Du III^e chant, consacré aux sociétés, aux lois et à la politique, un long passage nous est resté où Chénier expose son système de gouvernement moral. Tout doit reposer sur la raison et la vertu. La loi doit être juste, sans arbitraire.

*Plus la loi fait d'efforts, plus son pouvoir mourant
S'éteint...*

Tant de confiance en l'homme se heurte naturellement aux remontrances de l'esprit conservateur qui voit, dans tout espoir de progrès, une utopie. Chénier réplique par une note admirable :

Soyons lents à décider qu'une chose est impossible. (1)

(1) Notons encore cette idée, qui va loin : « Il n'y a qu'un peuple vertueux qui puisse être et rester libre. Pour goûter la liberté il ne faut pas aimer le repos et la mollesse. L'esclavage est plus paisible que la liberté. » Les démocraties ne se sauveront que par l'ascétisme.

Un peu plus loin, il découvre la division de l'humanité en deux classes antagonistes. On s'étonne que les sociologues marxistes n'adoptent pas, comme épigraphe de leurs travaux, le passage que voici :

*Dans nos vastes cités, par le sort partagés,
Sous deux injustes lois les hommes sont rangés.
Les uns, princes et grands, d'une averse opulence
Étalent sans pudeur la barbare insolence;
Les autres, sans pudeur, vils clients de ces grands,
Vont ramper sous les murs qui cachent leurs tyrans,
Admirer ces pala's aux colonnes hautaines
Dont eux-même ont payé les splendeurs inhumaines,
Qu'eux-même ont arrachés aux entrailles des monts,
Et tout trempés encor des sueurs de leurs fronts.*

Chénier ne se fait pas d'illusion sur le prolétariat de son temps. Contre la classe privilégiée, la Révolution sera faite par des bourgeois et des intellectuels qui ont ce qui manque encore à la classe exploitée : la conscience, la dignité, la maturité politique.

Dans le poème de *l'Amérique*, qui devait contenir « toute la géographie du globe » et « le tableau frappant et rapide de toute l'histoire du monde », il projetait de mettre dans la bouche d'un huguenot, émigré au Nouveau-Monde, un récit de la Saint-Barthélemy; dans celle d'un vieil Inca, le procès des colonisateurs espagnols :

*... Mais, s'ils étaient des hommes,
Quel germe dans leur cœur peut avoir enfanté
Un tel excès de rage et de férocité ?*

Outre qu'il se range d'instinct du côté de l'opprimé, Chénier se montre naturellement xénophobe. D'un séjour de quelques années en Angleterre, il rapporta une solide antipathie pour les Britanniques, et cela en un mo-

ment où il était de bon ton d'admirer la démocratie anglaise. Jusque dans la littérature,

*Les poètes anglais, trop fiers pour être esclaves,
Ont même du bon sens rejeté les entraves.
Dans leur ton uniforme en leur vaine splendeur,
Haletants pour atteindre une fausse grandeur,
Tristes comme leur ciel toujours ceint de nuages,
Enflés comme la mer qui blanchit leurs rivages,
Et sombres et pesants comme l'air nébuleux
Que leur île farouche épaissit autour d'eux,
D'un génie étranger détracteurs ridicules,
Et d'eux-même et d'eux seuls admirateurs crédules,
Et certes quelquefois, dans leurs écrits nombreux,
Dignes d'être admirés par d'autres que par eux.*

Par ailleurs, les Anglais sont

Gens de sang, de débauche et de proie affamés.

Ils forment une

*Nation toute à vendre à qui peut la payer...
... Laissons leur jeunesse... mélancolique,
Au sortir du gymnase ignorante et rustique,
De contrée en contrée aller au monde entier
Offrir sa joie ignoble et son faste grossier;
Promener son ennui, ses travers, ses caprices;
A ses vices partout ajouter d'autres vices;
Et présenter au ris du public indulgent
Son insolent orgueil fondé sur son argent.*

En politique cependant, « ils ont une bonne constitution, il faut l'imiter... » Il envie

... l'Anglais dont le courage

Ne s'est soumis qu'aux lois d'un sénat libre et sage.

A part la Grèce où il est né et dont il prédit l'affranchissement, en voyant

du barbare Osmalin

Le croissant oppresseur toucher à son déclin,

Chénier n'a vraiment aimé que la France, sa patrie d'élection, devenue la patrie de la liberté. C'est d'elle que le monde attend son salut :

*Français, notre salut n'a point d'autre espérance;
Français, nous périssons si vous n'aimez la France;
... Si le bonheur commun n'est pas votre bonheur.
... Que la France partout, du jeune homme pieux
Occupe à tout moment et le cœur et les yeux;
Qu'il la voie et lui parle et l'écoute sans cesse;
Qu'elle soit son ami, son trésor, sa maîtresse;
Que même au sein des nuits, d'un beau songe charmé,
Il serre dans ses bras ce simulacre aimé.*

Dès lors, c'en est fait. Le poète a beau rappeler, par habitude, le goût d'une tranquillité qu'il a perdue :

*Mon Louvre est sous le toit, sur ma tête il s'abaisse;
... Là, je dors, chante, lis, pleure, étudie et pense.
Là, dans un calme pur, je médite en silence
Ce qu'un jour je veux être, et, seul à m'applaudir,
Je sème la moisson que je veux recueillir.
Là, je reviens toujours, et toujours les mains pleines,
Amasser le butin de mes courses lointaines...*

Ces « courses lointaines », on le sent bien, l'entraînent maintenant toujours plus avant et de plus en plus souvent dans les régions où va fondre l'orage des passions politiques. Il ne suffit plus désormais que le poète cultive son moi, exerce son talent, il faut encore qu'il fournisse un service public et que son caractère réponde à ses dons d'artiste :

*Aux sages méconnus qu'opprime l'ignorance
Prête-t-il de sa voix le courageux appui ?*

En devenant moraliste, il est devenu patriote, puisque c'est sa patrie, la France, qui va incarner aux yeux du mon-

de l'idéal de la morale publique. C'est à elle qu'il adressé la première apostrophe d'un *Hymne à la justice* :

France ! ô belle contrée, ô terre généreuse !...

Il célèbre ses fleuves, son ciel, son sol, les travaux et les vertus de son peuple. Mais, ceci est plus nouveau, le pacifique d'autrefois exalte maintenant jusqu'à la valeur guerrière qui, chez les Français, a le mérite d'être spontanée :

Ton peuple industrieux est né pour les combats :

Le glaive, le mousquet n'accablent point ses bras; (1)

Il s'élance aux assauts, et son fer intrépide

Chassa l'impie Anglais, usurpateur avide.

Les Français ont cependant d'autres qualités :

Le ciel les fit humains, hospitaliers et bons,

Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons...

C'est le langage traditionnel du patriotisme, sauf qu'il s'agit ici d'une espèce particulière de patriotisme, et de la plus élevée, celle qui résulte, non d'une préférence aveugle pour le pays auquel on appartient par hasard, mais de l'identification de l'idéal national à un idéal moral et social. Seulement, il y a loin de la réalité à l'idéal; en fait, la France est appauvrie, humiliée, frustrée de la place à laquelle elle a droit dans le monde :

Vois le superbe Anglais.....

Qui t'épie, et dans l'Inde éclipsant ta splendeur,

Sur tes fautes sans nombre élève sa grandeur.

Tous ces maux proviennent, non de la nature, mais d'un régime tyrannique qui stérilise les plus beaux dons.

... Oh ! combien tes collines

Tressailliraient de voir réparer tes ruines

(1) Allusion méprisante à la discipline des Prussiens.

*Et, pour la liberté, donneraient sans regrets,
Et leur vin, et leur huile, et leurs belles forêts !*

Les nationalistes d'aujourd'hui ne désavoueront pas le procédé qui consiste à accabler le régime d'un pays sous couleur de mieux servir ce pays. La différence est que pour eux, l'obstacle à la grandeur d'un pays est la démocratie, tandis que pour Chénier celle-ci en est au contraire la condition essentielle. Le tableau qui suit développe déjà toutes les idées qui seront celles de 89 :

*J'ai vu dans tes hameaux la plaintive misère,
La mendicité blême et la douleur amère.
Je t'ai vu dans tes biens, indigent laboureur,
D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur,
Versant aux pieds des grands des larmes inutiles,
Tout trempé des sueurs pour toi-même infertiles,
Découragé de vivre, et plein d'un juste effroi,
De mettre au jour des fils malheureux comme toi;
Tu vois sous les soldats les villes gémissantes;
Corvée, impôts rongeurs, tributs, taxes pesantes,
Le sel, fils de la terre, ou même l'eau des mers,
Source d'oppression et de fléaux divers;
Vingt brigands, revêtus du nom sacré du prince,
S'unir à déchirer une triste province...
... O sainte égalité ! dissipe nos ténèbres,
Renverse les verrous, les bastilles funèbres...*

En Malesherbes et Turgot, la France a vu « sa dernière espérance ».

*Ah ! si de telles mains, justement souveraines,
Toujours de cet empire avaient tenu les rênes !...*

Mais après eux, l'arbitraire a repris son pouvoir. Aux plaintes des opprimés, le « grand au cœur dur » répond,
*... avec un rire affreux,
Qu'ils se plaignent sans cesse et qu'ils sont trop heureux.*

Comme la plupart des hommes de 89, Chénier n'est d'ailleurs point anti-monarchiste. Il salue en ces termes l'adhésion de Louis XVI aux principes constitutionnels :

*Jour sacré, le plus beau qu'aient fait luire les cieux,
Quand le roi citoyen, l'idole de la France,
Vit chaque citoyen de son empire immense
Lui jurer d'être libre et fidèle à la loi,
Fidèle à sa patrie et fidèle à son roi !*

Mais il est plein d'indulgence pour le peuple qui s'est soulevé :

*Toujours sur son berceau qu'anime un grand courage,
La liberté naissante élève quelque orage...*

Et quand le choix sera devenu inévitable, c'est pour le peuple que Chénier prendra parti, pour

*Ce tiers état à la honte rebelle,
Fondateur de la liberté.*

Il accablara de ses invectives l'égoïsme et la perfidie des ordres privilégiés,

D'un roi facile et bon corrupteurs détrônés.

*.
... D'abord pontifes, grands, de cent titres ornés,*

*Fiers d'un règne antique et farouche,
De siècles ignorants à leurs pieds prosternés,
De richesses, d'aïeux vertueux ou prônés.*

*Douce égalité, sur leur bouche,
A ton seul nom pétille un rire âcre et jaloux.*

*Ils n'ont point vu sans effroi, sans courroux,
Ces élus plébéiens, forts des maux de nos pères,
Forts de tous nos droits éclaircis,
De la dignité d'homme, et des vastes lumières
Qui du mensonge ont percé les barrières...*

Il faut relire en entier l'ode admirable « à Louis David,

peintre », sur *le Jeu de Paume*. C'est le modèle de la poésie politique, genre nouveau pour Chénier et dans lequel il atteint d'emblée à la maîtrise. A côté des grands événements des débuts de la Révolution, il y traite les problèmes du jour avec une lucidité et une sécheresse voulue qui portent à son point le plus aigu un sentiment passionné de la justice.

Les membres du tiers état ont été trompés :

... Contre eux, prêts à des attentats
Luit la baïonnette insolente.
Dieu ! vont-ils fuir ? Non, non. Du peuple accompagnés,
Tous, par la ville, ils errent indignés.
.
Comme en hâte arrivait la troupe courageuse,
... S'embrassant au hasard dans cette longue enceinte,
Tous juraient de périr ou vaincre les tyrans;
De ranimer la France éteinte;
De ne se point quitter que nous n'eussions des lois
Qui nous feraient libres et justes.
Tout un peuple inondant jusqu'aux faites des toits,
De larmes, de silence, ou de confuses voix,
Applaudissait ces vœux augustes.
.
Que faisaient cependant les sénats séparés ?
Le front ceint d'un vaste plumage,
Ou de mitres, de croix, d'hermines décorés,
Que tentaient-ils d'efforts...
Pour arrêter le noble ouvrage ?
Pour n'être point Français ? pour commander aux lois ?
Pour ramener ces temps de leurs exploits,
Où ces tyrans, valets sous le tyran suprême,
Aux cris du peuple indifférents,
Partageaient le trésor, l'Etat, le diadème ?

Mais l'équité dans leurs sanhédrins même
Trouve des amis...

.
O raison, divine puissance !

Ton souffle impérieux dans le même sentier
Les précipite tous...

Mais que vois-je ? ils feignaient ? Aux bords de notre Seine
Pourquoi ces belliqueux apprêts ?

Pourquoi vers notre cité reine
Ces camps, ces étrangers, ces bataillons français
Traînés à conspirer au trépas de la France ?
De quoi rit ce troupeau d'eunuques du palais ?
Riez, lâche et perfide engeance !

.
. Des lions si longtemps enchaînés
Vous n'attendiez plus tant d'audace !
Le peuple est réveillé. Le peuple est souverain.

.
L'enfer de la Bastille, à tous les vents jeté,
Vole, débris infâme et cendre inanimée;
Et de ces grands tombeaux, la belle Liberté,
Altière, étincelante, armée,
Sort...

.
Jusque sur les trônes lointains
Les tyrans ébranlés, en hâte à leurs fronts blêmes,
Portèrent leurs royales mains.

Les thèmes de cette paraphrase, après cent cinquante ans passés, n'ont rien perdu de leur actualité, sauf que le tiers état, ou du moins une partie de la classe sociale qu'on décore encore de ce nom, aurait peut-être changé de camp. A cela près, les défenseurs de la liberté pourraient entonner aujourd'hui sans y changer un mot toutes les strophes de l'Ode du Jeu de Paume.

Celle-ci dut être composée en plusieurs moments, à intervalles assez longs, si l'on en juge par la différence d'accent qui en marque la fin. Les événements se sont précipités et, chez le poète, l'enthousiasme révolutionnaire va se tempérer de prudence. Il sent venir l'heure où les victimes d'hier se feront à leur tour bourreaux, et où les exactions, l'arbitraire, l'illégalité qu'il reprochait aux grands vont souiller la juste cause du peuple. C'est la justice seule que le poète a chantée et servie, non le triomphe inconditionné d'un parti. Ses craintes se traduisent d'abord par des avertissements :

Vous avez tout dompté. Nul joug ne vous arrête.

Tout obstacle est mort sous vos coups.

Vous voilà montés sur le faite.

.

Il vous reste à savoir descendre.

.

*Ne craignez plus que vous. Magistrats, peuples, rois,
Citoyens, tous tant que nous sommes,
Tout mortel dans son cœur cache, même à ses yeux,
L'ambition, serpent insidieux...*

.

*Mais au peuple surtout sauvez l'abus amer
De sa subite indépendance.*

.

*Dirigez sa bouillante enfance
Vers les lois, le devoir, et l'ordre, et l'équité,
Guidez, hélas ! sa jeune liberté.
Gardez que nul remords n'en attriste la fête.
Repoussant d'antiques affronts,
Qu'il brise pour jamais, dans sa noble conquête,
Le joug honteux qui pesait sur sa tête,
Sans le poser sur d'autres fronts.
Ah ! ne le laissez pas.....
Venger la raison par des crimes.*

Le peuple, comme les rois, a ses flatteurs :

*Partout cherchant des trahisons,
A nos soupçons jaloux, aux haines, aux parjures,
Ils vont forgeant d'exécrables pâtures...*

*C'est bien. Fais-toi justice, ô peuple souverain,
Dit cette cour lâche et hardie.*

*Ils avaient dit : C'est bien, quand, la lyre à la main,
L'incestueux chanteur, ivre de sang romain,
Applaudissait à l'incendie.*

*Ainsi de deux partis les aveugles conseils
Chassent la paix. Contraires, mais pareils,*

*L'un sur l'autre acharnés, ils comptent tous pour rien
Liberté, vérité, patrie.*

Déjà, dans le poème sur la *Superstition*, Chénier avait dénoncé la superstition nouvelle qui se formait sur les ruines de l'ancienne. Il voit très clairement le danger : que la liberté n'en vienne à se défendre par la tyrannie, et que le parti de la raison n'entreprenne d'imposer des dogmes.

Le fanatisme se relève...

Chénier conclut malgré tout par un acte de confiance. Il adjure les rois, « usurpateurs du monde, ...colosses d'orgueil, en délices noyés », de prêcher d'exemple et de céder, avant qu'il soit trop tard, à la raison, à l'équité. Louis XVI lui-même, qui n'était au début de l'ode qu'un « roi facile et bon », mais corrompu par de mauvais conseillers, est appelé maintenant « le transfuge imposteur », sans doute depuis Varennes. Chénier n'est donc pas plus contre-révolutionnaire qu'il n'est, par système, révolutionnaire. Rien de moins sentimental ni de moins partisan que sa position politique. Il veut la liberté, mais il sait qu'elle n'est possi-

ble que si tous se soumettent à la loi, sans exception ni privilège pour personne. Il ne voit de salut que dans la « liberté législatrice ».

Dès lors, le dénouement approche. Les dernières pages de l'œuvre sont la chronique pathétique d'une fin de vie où l'espérance déçue et la passion jettent encore des éclairs, mais qui s'apaise, malgré la colère, dans un suprême détachement. Plus sensible que jamais à l'amour, à l'amitié, à la beauté qu'il va perdre, le poète détourne ses yeux vers le monde intérieur où vivent éternellement la vérité, la justice, l'humanité; de tout ce qu'il adore, les hommes n'ont fait qu'une caricature sanglante. Il se retranche donc à nouveau dans le refus

*... Et laisse avec dédain ce vulgaire imbécile,
Toujours turbulent et servile,
Flotter de maître en maître et d'autel en autel.*

Il célébrera le geste de Charlotte Corday, flétrira la réhabilitation des Suisses de Châteaueux, condamnés deux ans auparavant pour actes criminels dans une mutinerie, raillera la mise de Marat au Panthéon et la mascarade de l'Etre-Suprême :

*C'est un pauvre poète, ô grand Dieu des armées !
Qui seul, captif, près de la mort,
.
De la vertu proscrite embrassant la défense,
Dénonce aux juges infernaux
Ces juges, ces jurés qui frappent l'innocence...*

Contre les cruautés de Carrier, il a des accents féroces. Mais nul apitoiement sur lui-même, nulle faiblesse :

*Peut-être en de plus heureux temps
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits...*

Nul espoir chimérique en une revanche de la justice :

*Le remords est, dit-on, l'enfer où tout s'expie.
Quel remords agite le flanc,
Tourmente le sommeil du tribunal impie
Qui mange, boit, rote du sang ?*

Sans doute l'histoire n'a-t-elle pas entièrement approuvé les opinions de Chénier; sans doute son réalisme politique laisse-t-il à désirer, pour nous qui voyons mieux que lui, sous les apparences immédiates, l'enchaînement et la portée véritable des événements. Mais sa grandeur consiste en ce qu'il n'abdiqua rien de ses principes essentiels, dans des circonstances où ceux-ci le mettaient fatalement en contradiction avec les partis au pouvoir. Envers ceux-ci, il se montre certes plus sévère qu'il ne l'avait été contre l'ancienne tyrannie; mais c'est qu'on pardonne moins à ceux qu'on a crus ses amis, quand on les voit profaner un idéal commun. Chénier incarne la résistance du sage aux entreprises des politiques. Il a résisté stoïquement, sans se laisser abuser d'aucun prétexte commode. Il n'est jamais aussi grand que lorsqu'il s'élève au-dessus de l'actualité pour atteindre à quelque vérité générale, indifférente à son propre cas :

*Byzance, mon berceau, jamais tes janissaires
Du musulman paisible ont-ils forcé le seuil ?
Vont-ils jusqu'en son lit, nocturnes émissaires,
Porter l'épouvante et le deuil ?*

.

*Tes mœurs et ton Coran sur ton sultan farouche
Veillent, le glaive nu, s'il croyait tout pouvoir...*

.
*Liberté qui nous fuis, tu ne fuis point Byzance;
Tu planes sur ses minarets !*

Comme pour mieux se défendre de tout attendrissement sur lui-même et sur ses compagnons d'infortune qu'au fond il meprise, il recourt à l'apologue :

*J'ai lu qu'un batelier, entrant dans sa nacelle,
Jetait à l'eau son aviron;
J'ai lu qu'un écuyer noble et fier sur la selle,
Bien armé d'un double eperon,
D'abord ôtait la bride à son coursier farouche.*

.
*Un docte à grands projets rassembla des vipères
Et leur prêchait fraternité;*

*Mais, déchuré bientôt par ce peuple de frères,
Il dit : « Je l'ai bien mérité. »*

J'ai lu maints autres faits, tous fort bons à redire...

Dans ce grave et impersonnel avertissement donné à l'homme qui rejette le frein de la raison, il passe comme un écho antique. L'attitude de l'esprit importe ici plus que le contenu des paroles. Si nous savons que la Révolution, malgré ses excès et à travers eux, servit finalement au progrès de la liberté, nous savons aussi que toute démesure risque de faire de la cité une opprimante Byzance. Enseigner cela, c'est la fonction du sage. Et Chénier n'y a point failli. Bien que « gros de haine », son cœur est avant tout « affamé de justice ». Il était parti de la poésie frivole pour arriver à la poésie civique et politique. Puis, d'un coup d'aile final, il les dépassa toutes les deux pour ne plus chanter que l'éternel, en une monodie funèbre et splendide.

de. Son ciel, bien que traversé encore des furtives lueurs de la terre et des grondements de l'orage, est resté parfaitement pur. Le poète a payé de sa vie son accession à la sagesse.

PAUL DRESSE.

MAURRAS ET PIERRE PASCAL

Convient-il de marquer une différence entre poésie civile et poésie patriotique ? A presser le sens des mots, cette distinction ne se justifie guère. Pour les anciens, la cité était la patrie : les deux termes sont donc équivalents en principe. Cependant, l'usage les a différenciés, tout comme il a fait des noms dont ces adjectifs dérivent. S'il est question devant nous d'un « bon patriote », une idée surgira dans notre esprit qui ne coïncide pas (comme disent les géomètres) avec celle de *bon citoyen*. Car, si l'on est patriote, c'est généralement *contre* quelqu'un, contre l'ennemi de la patrie, c'est-à-dire contre une nation étrangère. Dès avant la Révolution française, le concept de patriote laissait déjà discerner une signification nationaliste et xénophobe (1). Le civisme, lui, n'offre pas de pointe aussi provocante. Vertu plutôt que transport passager, il semble affectionner la pénombre, l'isolement, le laconisme. Sa tunique fruste ne reflète pas, comme la brillante cuirasse patriotique, l'éclat des armes ou des clairons. Le civisme peut devenir violent, mais, hors le cas de guerre civile, il

(1) « Tout patriote est dur aux étrangers, écrit Jean-Jacques : ils ne sont qu'hommes, ils ne sont rien à ses yeux. » *En quoi l'auteur de l'Emile s'accorde avec Voltaire* : « Il est triste que souvent, pour être bon patriote, on soit l'ennemi du reste des hommes. » (Exemples cités par Littré.)

répugne plutôt à l'appareil militaire. C'est pourquoi sa portée semble surtout morale, alors que le patriotisme se réfère davantage à une réalité physique : celle d'un territoire à garantir. Les *Châtiments* d'Hugo sont de la poésie civique; les *Chants du Soldat*, de Déroulède, sont — à un étage beaucoup plus humble — de la poésie patriotique,

Cette distinction, pourtant, n'implique pas opposition. Comme l'espèce est dans le genre, le patriotisme est dans le civisme. Quand une nation subit l'assaut de la violence, ses citoyens ont le devoir de le repousser (je présente les choses en gros, sans m'arrêter aux objections des beaux esprits). Le civisme, alors, devient patriote; lui que le respect de la justice, le souci de l'ordre éloignaient de la violence, il consent à son emploi comme au seul moyen de la maîtriser. Le corps de la patrie, son intégrité physique passe au premier plan de sa sollicitude; il adopte la règle militaire, il embrasse le fardeau des armes. A moins qu'elle n'émane d'un mercenaire, d'un condottiere sans patrie, la poésie guerrière est donc encore de la poésie civique, et les *Chants du Soldat* ont un substrat commun avec les *Châtiments* (1).

*
**

Ceci posé, demandons-nous si Maurras a sa place dans une enquête sur la poésie civique, et à quel titre. Le considérer comme un poète civique au sens premier serait sans

(1) Rappelons d'ailleurs que V. de Laprade intitula *Poèmes Civiques* une série de chants — aux beautés trop oubliées — qui, pour une part au moins, lui furent inspirés par les défaites de 1870.

doute téméraire. On ne voit guère, dans son œuvre poétique, de page directement inspirée par l'amour des lois, par la passion de l'ordre ou de la justice dans la cité. Cependant, même si l'on ignorait de quel philosophe politique ces chants sont émanés, une oreille sensible percevrait encore une sorte de vibration civique en maint passage de *La Musique Intérieure* ou des poèmes que Maurras a publiés çà et là. Dans *Le Mystère d'Ulysse*, par exemple, il y a des vers où deux idées sociales sont liées d'une manière significative :

*...Là tu t'assieds, afin que les sujets d'Ulysse
En retour de l'impôt reçoivent la justice.*

Il y a aussi toutes les strophes éparses où s'affirme le goût des traditions, dans ce qu'elles ont de réaliste et de constructif; et tantôt le poète exalte le souvenir des « sublimes aïeux » :

*Qui des tiens ou des miens à ce noble rivage
Eût voulu mesurer les peines de l'amour ?
Les richesses du cœur enflammaient leur ouvrage,
Honneur du maritime et rustique labour.*

...Tantôt il honore ou encourage les héritiers qui s'inspirent de cette haute leçon :

*Le cours des travaux champêtres
A suivi docilement
La coutume des ancêtres
Et la loi du firmament.*

Il n'est pas jusqu'à une certaine façon de louer le vin d'un hôte qui ne décèle le bon citoyen, l'homme épris des solides vertus qui firent la grandeur d'une race :

*Ami, le sang doré de ta grappe divine
N'a pas démerité du vieil honneur latin...*

Mais, d'autres fois, l'amour du pécule durement amassé,
le souci vigilant du bien acquis par les citoyens se doublent
déjà d'une jalousie, d'une défiance :

*Allez, passant de mauvaise mine,
N'approchez pas de notre jardin
Ni du palais, ni de la chaumine :
On a serré le pain et le vin.*

Le danger suspendu sur ces biens essentiels alarme le cœur
du poète (*Le bien gagné reste à défendre*), y provoque une
anxiété aiguë que délivre enfin ce cri pathétique :

*Hélas ! d'aimer la moindre chose,
Je meurs de haine jour et nuit !*

Aveu poignant qui, d'un seul coup, nous fait découvrir
l'autre côté de cette enceinte fortunée, son versant escarpé,
abrupt, vrai mur de bastion criblé de meurtrières... Maurras
lui-même s'est expliqué sur cette opposition — selon
lui inévitable — dans les pages de *Principes* où il montre
l'Homme offrant à ses amis ou concitoyens un visage de
divinité secourable, à ses ennemis — les étrangers — un
visage de loup.

Nous arrivons ainsi aux poèmes patriotiques de Maurras
(ceux qui lui donnent le plus figure de poète civique). La
guerre les remplit presque entièrement, mais on trouve en-
core, parmi eux, l'une ou l'autre pièce où l'amitié apparaît
seule, sans son complément d'exécration xénophobe. Com-
bien m'émeut l'accent de tendresse amère qui frémit dans
ces neuvains si dépouillés :

*Je t'ai cherché sous le ciel qui tonne
Jusqu'à ce bord de talus désert :
Ne rêve plus que je t'abandonne,
Ne suis-je pas la chair de ta chair ?*

Un écho de cette Inscription « pour la Voie Sacrée » s'élève, semble-t-il, dans une autre pièce où Maurras, louant son cher vers neuvain, affirme expressément l'aptitude lyrique du civisme

*... Oui, mais la Muse aime aussi le grave
Frémissement qui courut notre air
Sur le tombeau de ces jeunes braves
Que le désir de l'âme a rouvert, etc.*

Il y a aussi cette courte prière à la sainte patronne de Paris :

*A l'avant de la Nef qui t'est chère
Etends ces belles mains qui bénissent
Et, comme un rayon de Paix lunaire,
Ton ample voile de protectrice !
Sur les flots de sang du sacrifice
Obtiens que ta prière s'élève
Si près des cieux qu'elle les fléchisse !
Ainsi soit-il, sainte Geneviève.*

Ce sont là des émanations de ce qu'on pourrait appeler le pôle positif d'une inspiration nationaliste. Pour claires et brillantes qu'elles soient, elles semblent brèves comme des étincelles, auprès des grandes fulgurations jaillies de l'autre pôle, auquel correspond « l'appétit irascible » du poète. Tout le monde connaît, au moins par son titre, l'im-

portante composition que Maurras a consacrée à *La Bataille de la Marne*. Inachevée, et malgré bien des suppressions, elle compte quatre-cents-cinquante vers de huit pieds. Au banquet de ce poète civique — plus copieux, heureusement, que les repas spartiates —, ce morceau apparaît comme le plat de résistance; il évoque, en regard des menuailles que nous servent tant de bardes pusillanimes, le bœuf rôti tout entier qu'on déposait, jadis, sur la table des héros.

*
**

La Bataille de la Marne s'intitule « ode historique ». Historique, elle l'est évidemment par la circonstance qui l'a fait naître, bien que la bataille en question (qui est la première des deux Marnes) n'occupe elle-même que fort peu de place dans la version sous laquelle ce poème fut publié : en tout, cinq strophes. Si cette composition fut qualifiée d'historique, j'imagine que c'est bien plutôt pour la longue incursion qu'elle tente à contrefil du courant de l'Histoire. Dans le seul endroit où le poète se propose à nos regards, il se présente comme une sorte de combattant auxiliaire :

*Oiseux témoin de tant de gloire,
Soldat-né qu'oublia le sort
Loin des travaux de la Victoire
Et des couronnes de la Mort,
J'ai, du fossé de nos murailles
Où le flot roule ses entrailles,
Fait au Germain calamiteux
Cette chanson que j'ai chantée*

*A la manière de Tyrtée,
Le maître d'école boîteux.*

Par cette « chanson », il est clair que le poète ambitionne de concourir, selon ses moyens, à la défense de sa patrie, de participer, comme jadis Tyrtée, à la grande lutte que soutient celle-ci. Il sera dès lors naturel que, pour seconder ses compatriotes dans leur dur effort, il essaie de leur insuffler les sentiments les plus propres à stimuler l'ardeur combattive. Ces sentiments ne pourront être que d'ordre répulsif ou irascible; qu'ils se nomment mépris ou colère, qu'ils s'expriment par l'ironie ou l'invective, ils ressortiront toujours à la haine. Or, quel meilleur moyen, pour créer ou accroître la haine, que de recenser les offenses passées, de rappeler à une mémoire défaillante tous les méfaits qu'au long des âges un même ennemi s'est acharné à commettre ? Quand Tyrtée évoque ainsi les « forfaits des anciens jours », c'est comme si, de sa main débile, il allait tirer d'un arsenal autant d'armes pour les livrer aux combattants, ou comme s'il donnait des muscles à leur bras... Attendons-nous donc à voir mobiliser dame Clio, à l'effet de chanter pouille au Boche. *L'Ode à la Marne* est un impitoyable réquisitoire contre l'Allemagne, fondé sur les crimes dont la charge « de tout temps » le nationalisme français ou gaulois. Il se réfère d'abord à l'Allemagne pré-chrétienne, à la Germanie, et le tout premier vers de cette longue diatribe lyrique rappelle qu'il y a deux mille ans les Cimbres et les Teutons envahissaient déjà la Gaule, puisque la Montagne de la Victoire (près d'Aix-en-Provence) doit son nom à leur écrasement des mains de Marius. Il y a là tout une psychologie de la Horde, de l'âme barbare des nomades, possédés

par « l'unique faim d'anéantir » ce que les civilisés, avec un humble amour, ont lentement édifié. A la fin de cette première division, l'on voit se profiler la figure de saint Boniface, apôtre des Germains. Le christianisme va-t-il « apprivoiser l'Homme-Loup » ?

*Non, la germaine multitude
Brute naquit et gardera
Le parler rauque et l'âme rude
Que nul baptême n'ondoiera...*

L'Allemagne est profondément réfractaire au catholicisme civilisateur. La preuve en est que Luther va déchirer la « tunique sans couture ». Devant le tribunal des siècles, le poète, alors, cite le réformateur protestant, le fait parler comme à Wittemberg ou à Worms, et, dans une série de strophes qui allient la dialectique au lyrisme, lui fait soutenir ses principales thèses, concernant le libre examen, le culte des saints, les indulgences, l'effet de la foi sans les œuvres; lui-même, ensuite, comme dans une dispute de théologiens, l'incrimine d'avoir détruit le culte de la Vierge et montre la « moribonde Chrétienté » rouée vive par la faute de l'Hérésiarque. Ayant fait ainsi la somme des griefs qui accablent la race ennemie, le poète-guerrier peut très logiquement réclamer contre elle des sanctions exemplaires, et s'écrier, s'adressant au maréchal Foch :

*Victorieux au nom de flamme,
Par vous s'annonce le retour
Du châtiment que nous donnâmes
A ces forfaits des anciens jours !*

Châtiment trop bref et trop doux encore, puisque, malgré Richelieu et ses successeurs, l'Allemagne est parvenue à s'affranchir de ses chaînes, à se relever pour nous assaillir derechef. Cette avant-dernière partie de l'Ode prodigue les avertissements de défiance, et oppose, en deux belles allégories, la Germanie astucieuse, aux traits de Canidie ou de Locuste, et le génie politique français, personnifié par la figure d'Hercule. C'est là qu'est prise à partie la pseudo-culture allemande, et que la philosophie kantienne, traitée de « critique apodictique », reçoit un trait sur lequel l'auteur de *la Musique Intérieure* s'explique dans la préface : « Personne n'a prétendu que Luther et Kant aient fabriqué les bombes qui ont défiguré la cathédrale de Reims. Mais personne d'informé n'absout Kant ni Luther ni l'esprit allemand de la régression mentale et morale que détermina leur opération dans l'histoire. »

Tel est, à grands traits, cet important poème, vaste fresque historique et morale, synthèse d'un procès millénaire, qui, hélas ! demeure pendant... Si *La Bataille de la Marne* n'était qu'un compendium des griefs de la France contre l'Allemagne, une sorte de Somme contre les Germains, cette ode serait sans doute une des plus curieuses tentatives lyriques de ces cinquante dernières années, mais cette tentative aurait échoué par défaut de valeur poétique. Or nous ne croyons pas qu'elle soit un échec, nous voyons dans l'Ode sur la Marne une œuvre qui, pour se situer à l'extrémité du domaine de la poésie, a su pourtant se maintenir en-deçà de la limite fatale. A l'appui de notre sentiment, nous invoquerons deux juges. On sait que Paul Souday n'était pas précisément un ami de Maurras. Voici ce

qu'écrivait le critique du *Temps* après s'être efforcé d'exonérer Luther et Kant des responsabilités que leur impute le poète-polémiste : « ...j'aime assez son ode historique, d'un style volontairement simple et rude, d'allure populaire et qui ne manque ni de verve, ni de mouvement... » (1). Voici maintenant une autre appréciation, plus étonnante, au moins pour les navigateurs du dernier bateau ; les lignes qui suivent, publiées par le *Mercur de France* du 1^{er} novembre 1918, furent écrites par Guillaume Apollinaire presque à la veille de sa mort : « Ce long fragment offre d'autant plus d'intérêt qu'on y peut voir que le goût légitime de M. Charles Maurras pour les règles et la tradition ne l'aveugle point sur l'utilité de les observer superstitieusement. Ses vers ressortissent au genre que l'on appelle « le vers libéré ». On y fait rimer le pluriel avec le singulier, la rime devient parfois si faible qu'elle confine à l'assonance; l'hiatus même y laisse se heurter deux voyelles.

Du reste, la liberté avec laquelle M. Charles Maurras a osé aborder le ton de l'ode n'ôte rien au nombre de ses strophes, à la fermeté de sa langue, à la richesse d'une pensée qui même en pindarisant sait s'exprimer simplement et harmonieusement. Ses modèles, à mon sens, ne se trouvent ni au XVII^e, ni au XIX^e, ni au XX^e siècle : ce sont Pindare et Ronsard. Mais tout le monde n'a pas compris la qualité de ces divertissements... » La page est longue, et ce qui reste a moins d'importance quant au point qui nous occupe. Nous en avons cité assez pour montrer qu'Apollinaire, ce révolutionnaire, ce ravageur, ce « diable » (comme l'appel-

(1) Le Temps, 25 avril 1925.

le Maurras lui-même) ne contestait nullement que *La Bataille de la Marne* fût de la poésie, qu'il le reconnaissait, au contraire, d'une façon positive, et qu'en prenant soin d'exclure les poètes du XVII^e siècle du nombre des modèles de Maurras, il s'opposait à tout rapprochement de cette ode historique avec les œuvres de cette époque et, par exemple, avec l'*Ode sur la Prise de Namur*.

Cette assimilation serait en effet très fautive. Autant il est sensible que Boileau (d'ailleurs présent à la bataille, ce qui n'est pas une condition favorable) a composé ses strophes avec le même soin que le perruquier du roi apportait à confectionner les commandes de son maître, autant il est évident qu'une âpre flamme brûle sous la longue traînée des imprecations maurrassiennes. Cette flamme, quel qu'ait été son aliment profond (haine esthétique du désordre représenté par le génie allemand, pitié ressentie pour les victimes du fléau), faisait monter ses vapeurs jusqu'au cerveau du doctrinaire de l'*Action Française*. Maurras qui, dans son journal, n'arrêtait pas de vitupérer l'Allemagne, n'arrivait point à soulager par sa production quotidienne l'ardente passion qui l'étouffait : « ...une émotion si rapide et si vaste imprimée aux catégories de notre pensée y soulevait, comme aux sphères d'un ciel profond, de telles spirales de nuée d'orage ou les traversait de tels rayons de haute lumière que l'expression qui en naissait ne pouvait s'arrêter aux froides analyses explicatives : le Poème de la nature de nos Cités, le Poème de la nature de notre Sang imposait peu à peu cette sorte d'enthousiasme, que le cantique seul devait délivrer.

Chaque nuit, à peine rendu à ma solitude, la teneur des

axiomes déjà utilisés dans la prose de la polémique courante revenait sur moi et me harcelait avec ces pointes de plaisir mélangé de douleur que fait subir l'inexprimé, peut-être inexprimable, à la volonté d'un cœur hésitant...

La première effusion fut d'ivresse pure. C'est que l'idée du vers et de la strophe à peine surgie, je voyais et sentais que ce que je souhaitais m'étais accordé... » (1). De toute évidence, il y eut inspiration; et il y eut inspiration parce qu'il y avait eu passion. Nous serions heureux si cet exemple pouvait convaincre Marcel Thiry — dont le scepticisme, à l'endroit de la poésie civique, s'exprime si joliment dans ce même fascicule — que le civisme peut quelquefois, sans démentir son nom, s'élever aux températures favorables à la poésie (2).

*
**

Parmi les « poèmes civiques » que Maurras a rassemblés naguère dans *La Dentelle du Rempart*, il y a une pièce que connaissaient déjà les fervents de *La Musique Intérieure*. C'est une brève odelette, une sorte d'impromptu, calqué, quant au rythme, sur un air de Jean-Jacques, et qui chante la grande ville en de tout petits vers :

(1) *La Musique Intérieure*, préface.

(2) De son côté, l'admirable poète de *Statue de la Fatigue* voudrait nous faire avouer que l'« enthousiasme héroïque » de l'*Ode sur la Marne* « déborde entièrement la notion du civisme ». Il faudrait pour cela établir que le civisme n'inclut point le patriotisme. Rappelons-nous, à ce sujet, comment Maurras vient de définir l'œuvre en cause : « le Poème de la nature de nos Cités, le Poème de la nature de notre Sang. »

*De Saint-Louis en l'Île
Le clocher à jour
Monte au ciel tranquille
Qui rit à l'entour...*

Cette jolie chose a été récemment rééditée et, comme il arrive souvent chez Maurras, on la retrouve retouchée et même considérablement accrue. En cette nouvelle version (qui, à vrai dire, ne nous semble pas la meilleure), elle est précédée d'une dédicace : *A Pierre Pascal*. Que ces strophes légères nous servent de passerelle pour accéder chez un autre poète civique, l'ami et le plus marquant disciple du poète de la Marne.

Pierre Pascal est l'auteur de trois vastes compositions poétiques : *l'Ode triomphale en l'honneur de la Troisième Rome et du Duce, protecteur des Moissons, des Cités et des Arts latins* (1935); *le Péan Naval pour célébrer la naissance du croiseur-cuirassé « Dunkerque » et son augural Baptême* (1936); *l'Ode Liturgique à Paris, Citadelle des Justes, Arche de Paix, Capitale du Royaume* (1937). Comme on le voit par le seul énoncé des titres, Pierre Pascal ne manque pas de souffle. On dirait qu'il a surgi pour répondre à l'appel que Joachim du Bellay lançait il y a quatre siècles :

*Qui aura la bouche assez forte
Et l'estomac pour entonner
Jusqu'au bout la buccine torte
Que le Mantouan fit sonner ?*

Le dernier ouvrage de Pascal forme tout un beau et

grand volume (1). Je ne saurais mieux retracer le schéma de cette « Ode liturgique » qu'en reproduisant l'analyse qu'en a faite Xavier de Magallon : « *L'Ode à Paris* se propose de recomposer l'histoire extérieure et intérieure de la ville capitale, non seulement les événements de ses longues annales, mais les émotions, les sentiments, les croyances, les volontés, enfin la vie des esprits, de l'esprit qui enveloppe son destin comme la douce haleine de l'Ile-de-France et la vapeur argentée de la Seine enveloppe ses monuments. C'est dire qu'un accent religieux résonnera d'un bout à l'autre du poème et que pour réaliser son plan le poète ne pouvait mieux faire que de suivre celui de la plus magnifique ordonnance de prières qui soit, de la Messe elle-même. Déjà, dans sa Messe des Sèves, Joachim Gasquet avait calqué sur le rite sublime une admirable méditation, mais relative à une destinée individuelle, celle de son père qu'il venait de perdre. C'est la destinée du royaume, du plus beau royaume sous le ciel, et d'un peuple, d'un peuple chef, c'est l'hymne de ses gloires, de ses épreuves et de ses triomphes, de ses chutes, de ses infatigables relèvements que développe Pierre Pascal. Et il le fait dans l'ordre et selon les règles de la plus ancienne des liturgies chrétiennes, la liturgie de saint Jacques, frère du Seigneur, et premier évêque de Jérusalem. » (2) Ces lignes, qui sont d'un ami de Pascal, permettent de présager les mérites et les points faibles de cet ouvrage. L'idée d'imposer au poème de la grande ville un plan dérivé de la Messe — et conforme à

(1) Editions du Trident, rue Crébillon, Paris.

(2) *L'Action Française* du 29 avril 1937.

la liturgie de saint Jacques — témoigne certes d'une belle érudition mais ne laisse pas d'offrir quelque chose d'artificiel. Il y a là une tendance ésotérique qu'on ne relèverait dans aucune des grandes œuvres qui forment la tradition civique française et que M. de Magallon, précisément, nomme dans sa brillante consultation. Cette impression est confirmée par l'apparat épigraphique dont l'ouvrage est orné et comme enluminé : le latin alterne avec le grec, le vieux français avec le français moderne, dans les inscriptions que l'auteur s'est complu à parsemer sur les pages liminaires de son livre. Avant d'aborder le corps de l'œuvre, le lecteur est déjà fixé sur le caractère essentiel de cette poésie : c'est une poésie d'humaniste, d'historien, de chartiste. Ceci d'ailleurs ne tend nullement à lui dénier toute vie. Le souffle que faisaient augurer titre et sous-titre, on l'éprouve bien réellement, il ne faiblit pas un instant à travers cette succession de poèmes. Par leur abondance presque furieuse, ceux-ci font penser aux cataractes que vomissent, à une vitesse toujours égale, certaines puissantes fontaines publiques à têtes de lion. Spectacle superbe, mais dont la contemplation ne gagne pas à se prolonger. Dans ces torrents verbaux qui roulent, comme des escarboucles, force vocables achaisants tout fulgurants de majuscules, dans cette continuelle profusion sonore, que deviennent les modulations, la souple mélodie des Nymphes ? Les images de Pascal sont éclatantes et hardies ; mais, par leur accumulation, elles m'ont rappelé certaines grandes parades militaires, en particulier des défilés d'artillerie : au passage des premières batteries, le regard s'enchantait de l'éclat des harnais, du feu des moyeux, de l'éclair des casques ; mais après

quelque temps, si l'on ne voit rien changer dans l'allure^{*} des chevaux, dans la forme des pièces, dans la tenue des hommes, une indifférence gagne le spectateur, et le roulement toujours identique de chaque attelage finit par laisser l'oreille excédée... Si belles que soient mainte fois les images brassées par Pierre Pascal, leur multiplication produit, à la longue, un effet d'accablement, et l'on en vient à se demander si la faculté du choix, chez lui, est à la mesure de la faconde lyrique. Il semble que fasse défaut un principe discriminateur, et c'est en proie à des sentiments d'admiration mêlée de regret que je suis arrivé au terme de cette noble entreprise. Là, je pus lire une note bibliographique, placée par le poète pour indiquer aux lecteurs en quelles carrières il avait puisé ses matériaux : «...Ainsi l'Auteur se mit à l'œuvre, après avoir longuement reconnu le *Misogogon* de l'Empereur Julien, l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours, la *Philippide* de Guillaume le Breton, le *Livre des Métiers*, et les proses, et les poèmes d'Adenes li Roi, d'Eustache Deschamps, de Jean de Jandun, de François Villon, de Clément Marot, etc. » Cette énumération — qui se prolonge jusqu'à Edmond Pilon et Léon Daudet — m'a paru révélatrice de la méthode du poète. Car, si insolite que puisse paraître cet assemblage de termes, il faut admettre qu'un poète a une méthode lorsqu'il prend soin de dépouiller une série de livres avant de « se mettre à l'œuvre ». Cette expression n'est pas moins caractéristique en l'occurrence que celle dont usait Xavier de Magallon : « *L'Ode à Paris* se propose de recomposer etc... (voir plus haut). » Ayant formé un *propos*, le poète s'est donc mis à l'œuvre. Voilà une attitude qui diffère nettement de

celle de Maurras. Rappelons-nous la confession qui précède *La Musique Intérieure*. Le poète a subi le dieu, l'enthousiasme (pour reprendre une image de Lamartine) fondait sur lui comme l'aigle sur Ganymède, le tenaillant de ses serres cruelles : « Chaque nuit, à peine rendu à ma solitude, la teneur des axiomes déjà utilisés dans la prose de la polémique courante *revenait sur moi et me harcelait* avec ces pointes de plaisir mêlé de douleur que fait subir l'inexprimé, peut-être inexprimable, à la volonté d'un cœur hésitant. » Et un peu plus loin : « Tout le temps que cette haute poésie *me possède* (c'est nous qui soulignons le verbe et son régime)... » Nul doute possible : l'Ode sur la Marne est née d'un poète passif qui était aussi — ô affinités des mots et des idées ! — un poète passionné. Et c'est la passion qui s'est chargée de tracer les contours de son œuvre, qui en a façonné les pans, abattant tout ce qui n'était pas assez significatif. Au contraire, M. Pierre Pascal, en ce qui concerne son dernier ouvrage, a d'abord conçu un dessein intellectuel et a fait appel ensuite à la passion. Mais celle-ci demeure un élément autonome, c'est toujours la cavale indomptée, le Bucéphale rebelle. Malgré ses dons prestigieux, l'auteur de *l'Ode Liturgique à Paris* ne paraît digne que d'un premier accessit. Il y a toutefois une récompense que nul ne lui contestera : c'est l'honneur qui s'attache à toute tentative grandiose.

Qu'on dise : « *Il osa trop, mais l'audace était belle.* » Et prions le dieu de le combler de ses faveurs les plus meurtrières, prions Apollon-lanceur-de-trait de vider son carquois sur ce serviteur impavide, le criblant des aiguillons et pointes de feu d'une vraie passion inspiratrice.

A. C. AYGUESPARSE.

MISERE DE LA POESIE

Depuis Rimbaud et Mallarmé (deux grands noms qui permettent tout de suite de fixer les idées, bien que du même coup je rétrécisse dangereusement le champ des métamorphoses poétiques qui se sont opérées au cours de la seconde moitié du 19^e siècle), le divorce entre la poésie et le public n'a cessé de grandir. C'est un fait qui vaut la peine qu'on s'y attarde, car il jette, par ricochet, une lumière éclatante sur les aspirations profondes, les faiblesses, le destin même de cette poésie que, pour la facilité, on a appelée révolutionnaire, sans trop se préoccuper de ses origines ni de ses ressources. Ce qui est certain, c'est qu'il y eut, pendant ces cinquante dernières années, et à travers tous les systèmes poétiques qui ont surgi, se sont mêlés et détruits, un grand effort pour rendre la poésie plus vivante, pour la libérer des conventions techniques, et un grand besoin d'enfanter une beauté nouvelle. A peine délivrée du vieil attirail poétique, la poésie s'est jetée, avec une sorte de fringale, dans une succession de destructions (destruction de la prosodie, des rythmes, des thèmes) au bout de laquelle, reforgée par cent mains obscures, elle s'est retrouvée seule avec elle-même. Trop seule, et ivre, encore hâlante de son incroyable triomphe. Cette joie qui flotte sur le monde, ces images qui montent vers le ciel, ces langages inconnus, ces découvertes bouleversantes, ces feux, ces flammes, ces constellations qui pendent à sa ceinture, tout

cela était devenu du jour au lendemain incompréhensible pour le public, tout cela avait cessé d'être sensible pour ses yeux et ses oreilles mal entraînés. Sa résonance universelle était brisée. C'est alors que le drame de la poésie commença.

Après cette longue lutte sans merci qu'il a livrée contre lui-même, contre les survivances du vieil appareil poétique, et parfois contre le génie de la langue, le poète a senti qu'il n'écrivait plus, à prendre les choses au mieux, que pour quelques initiales. Et voilà le danger pour la poésie comme pour la peinture et la musique. Pour le poète comme pour tout autre créateur. De tous les écrivains, le poète est sans contredit celui qui obéit aux mobiles les plus purs de l'activité créatrice, mais en dernière analyse, et si loin qu'il reste des contingences sociales, il a besoin de sentir autour de lui le ruissellement des forces vivantes de son temps, de trouver dans les objets, les idées et les hommes qui l'environnent, dans le monde réel et tangible, les nourritures et les formes de son chant.

Or, par une manière d'impuissance, s'il trouvait pour transcrire la féerie de sa vie intérieure, et les limbes de ses rêves un langage imprévu, miraculeux, dont seul il possédait la clef, il était incapable d'exprimer le drame de son époque. Aussitôt qu'il cessait d'être l'archange frénétique qui voletait aux confins de la folie, le métal de l'inspiration se durcissait comme un lingot refroidi. Sans contact avec le peuple, avec la vie quotidienne et terriblement harassante de milliers d'hommes, il ne croyait plus à la grandeur de son message. La poésie était devenue une activité qui allait se suffire à elle-même, mais dont les poètes, lorsqu'ils s'es-

sayent à en expliquer les vertus, sont bien embarrassés de nous dire, non pas l'utilité ou la fin, mais tout bonnement la raison d'être. Dès lors, les plus ambitieux ne nourrissent que le désir un peu court de survivre dans la mémoire des hommes sous la forme de spécimen littéraire, de curiosité philologique ou, bonheur, de pièce d'anthologie. La vie désertée, la fatalité frappait leur œuvre, leur génie même. C'est ce qu'avec leur admirable instinct Péguy et Claudel ont compris quand, pour chanter les choses du ciel, ils mêlaient à leurs poèmes un peu de la lourdeur de la terre.

Ah ! quel pitoyable destin que celui du poète qui, sous couleur de vivre pour la poésie, se coupe du monde. Il ne s'est libéré des conventions poétiques que pour mieux renoncer aux hommes. Je ne rappellerai pas ici, pour la mille et unième fois, que Baudelaire fit le coup de feu avec les ouvriers sur les barricades, que Rimbaud et Lautréamont coururent au secours de la Commune, que Byron se rangea du côté des Grecs dans leur guerre d'affranchissement. Ce jeu ne prouve rien et me paraît vain dans la mesure où on peut leur opposer tant d'autres grands bonshommes qui restèrent engoncés dans une parfaite existence bourgeoise et y trouvaient un aliment à leurs passions. Mais à certains moments d'une époque, la solitude et la lâcheté prennent tout à coup le même visage, et c'est un moment semblable que nous vivons. On fusille les écrivains, on assassine les militants ouvriers, on brûle les livres. Le cœur du poète reste serein et ses mains sont pures. On étouffe la jeunesse et son rire; on brûle les richesses de la terre; on détruit à coup de bombes un peuple et ses villes. Ce n'est point son affaire; il a d'autres chats à fouetter. L'Europe va mourir

par la guerre. Les baïonnettes y poussent plus vite que le blé. On lève des armées apocalyptiques. Qu'importe ! Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème, et ces choses sont indignes de sa pensée.

On dirait que le poète travaille sans répit à éluder le monde réel, ses drames, ses frontières de feu, à échapper à sa terrible pesanteur, à ses lois, aux mécanismes de chair qui le ramènent vers les hommes. Il s'enferme dans un univers où éclosent des fleurs fabuleuses, des musiques et des personnages de légende, où rien de ce qui façonne la réalité d'airain de notre temps ne transpire. C'est pourquoi à l'heure même où le travail secret des chancelleries broie des débris de la paix européenne, asservit les consciences, brouille les cartes de la guerre, le poète croit qu'il a sauvé le meilleur du monde chaque fois qu'il crée un rythme, une image, réinvente une poésie pleine de statues mortes, d'oiseaux, de fantômes, d'algues. Il jongle avec les symboles et les ombres, et vous envoie rouler ses boules de verre au milieu des constellations. Une telle poésie est un faux nez qui empêche le poète de sentir l'odeur des cadavres qui monte de l'Espagne, des villes chinoises incendiées, des bagnes où l'intelligence est enterrée vivante. Parlez-en, de poésie. Poésie pure. Poésie impure. Poésie mortelle qui continue à rêver tout haut et pour elle seule dans un monde qui a écrasé la véritable grandeur de la vie. Et parlez-en, des poètes, de leur solitude, de leurs tourments métaphysiques. Comme vous et moi ils vont au ciné, au bistrot, ils payent leur place dans l'autobus, gagnent leur vie dans un bureau, dans un journal, se mettent à table à heure fixe trois ou quatre fois par jour, assistent aux enterrements

des membres de leur famille, portent des gants quand ils vont dans le monde et saluent leurs voisins, car ils n'aiment pas les histoires. Ce n'est que lorsqu'ils écrivent qu'ils oublient les hommes et deviennent eux-mêmes. A chaque jour sa petite page d'enchantement, et à ce prix-là, ils pardonnent au régime ses méfaits, ses tares, ses malédictions.

C'est contre tout cela que, de quelque source qu'elle coule, de quelque race qu'elle naisse, la poésie révolutionnaire, qu'elle surgisse de la nostalgie du chanteur nègre, qu'elle éclore comme une fleur de sang entre les lèvres du tisserand américain ou pousse entre les machines et les tracteurs du Plan quinquennal, qu'elle frissonne sur les collines de la campagne française ou qu'elle revive sur le vieux fonds lyrique du romancero, comme aujourd'hui à Madrid, c'est contre tout cela que la poésie révolutionnaire se tourne. Qu'elle parvienne à supprimer la brisure entre le public et le poète, je ne crois pas que ce sera de sitôt. C'est que, pendant plus d'un demi-siècle, tout a été fait pour détruire le rayonnement de la poésie dans le cœur du peuple. Nous touchons ici le véritable drame du poète (et dans une certaine mesure celui de l'écrivain occidental). Il ne sait plus pour qui il écrit, pour qui il pourrait encore écrire, sinon pour une coterie, qui ne lui demande plus une vérité ni une croyance, mais un divertissement. Que la rébellion contre les disciplines classiques, contre les survivances des systèmes poétiques ne soit pas seule coupable de cette carence et que pour en donner une explication valable il faudrait rechercher les causes, non seulement dans la crise intellectuelle, mais dans celle des mœurs, de la struc-

ture psychologique et sociale de certains pays occidentaux, je le sais mieux que personne. Au point où nous en sommes, la véritable poésie, la plus forte, la plus grande de ce siècle, celle qui illuminera le climat, les sentiments et les images de plomb de notre époque, ses marées de sang, ses dieux, ses nappes de lumière, devra conjuguer, en les refondant, en les purifiant, deux mouvements lointains, étrangers : celui qui exalte les masses, les porte vers leur obscur accomplissement, et celui qui pousse le créateur à se réaliser à travers les passions et les événements de son époque.



Impr. VAN DOORSLAER, Bruxelles

ÉDITIONS

" Les Cahiers du Journal des Poètes "

Ouvrages Hors-Série

Publiés par les soins de Pierre-Louis FLOUQUET

65, rue Van Artevelde, BRUXELLES (Belgique)

SERIE POETIQUE

Raymond DATHEIL. Les Signatures Naturelles	10 fr.
Paul DEWALHENS. Le Cri sous la Tente	10 fr.
Sadi de GORTER La Randonnée des Hommes Perdus	10 fr.
Carlos de RADZITZKY. Harmonika Saloon	10 fr.
- - A vol d'oiseau	10 fr.
Henri FERRARE Rose Mystique	10 fr.
Pierre-Louis FLOUQUET. Corps et Ame (Epuisé)	10 fr.
- - Transfiguration du Furieux	10 fr.
Benjamin FONDANE. Ulysse (Epuisé)	10 fr.
Edmond HUMEAU L'Amour en Tête	10 fr.
René MEURANT. Naissance de la Révolte	10 fr.
Olivier MEURICE. Connaissance du Printemps	10 fr.
Ernst MOERMAN. Fantômas 33	10 fr.
Charles PLISNIER. Déluge	10 fr.
- - Babel	10 fr.
- - Sel de la Terre	10 fr.
Edmond VANDERCAMMEN. Le Sommeil du Laboureur	10 fr.
- - Naissance du Sang	10 fr.
- - Saison du Malheur	10 fr.
Arsène YERGATH. Le Tisseur de soies	10 fr.

TRADUCTIONS

Manuel Maples ARCE. Poèmes interdits	10 fr
(Traduit de l'espagnol par Ed. Vandercammen.)	
Rainer Maria RILKE. Le Livre de la Vie Monastique	10 fr.
(Traduit de l'allemand par Henri Ferrare.)	
Ilarie VORONCA. Poèmes parmi les Hommes	10 fr.
(Traduit du roumain.)	
Alexandre BLOK. Elégies	10 fr.
(Traduit du russe par Lucie Dokmann et L. Charles Baudouin)	
Max AUB. Fable Verte	10 fr.
(Traduit de l'espagnol par Ed Vandercammen.)	

" Les Cahiers du Journal des Poètes "

Direction Générale : Pierre-Louis FLOUQUET

65, Rue Van Artevelde, 65 - BRUXELLES (Belgique)

COLLECTION 1937

26. Janvier.	R. M. NOTO SOUROTO. La Chanson du Wayang. Série poétique	10 fr.
27. Janvier.	Francis ANDRE. Poèmes paysans. Poèmes	10 fr.
28. Février.	Anthologie A. Pouchkine, 1837-1937	10 fr.
29. Février.	« Le Courrier des Poètes », No 4	10 fr.
30. Mars.	Pierre REVERDY. Ferraille. Poèmes	10 fr.
31. Mars.	Roger BODART. Office des Ténèbres. Poèmes	10 fr.
32. Avril.	Jeanine MOULIN. Les Chimères de Gérard de Nerval. (Prix des Essais 1937)	10 fr.
33. Avril.	Hubert DUBOIS. La Neige et les Blés (Prix des Poètes 1937)	10 fr.
34. Mai.	Robert GOFFIN. Rimbaud Vivant. (Prix de la Critique 1937)	20 fr.
35. Juin.	Benjamin FONDANE. Titanic. Poèmes	10 fr.
36. Juin.	Ernst MOERMAN. 37°5. Poèmes	10 fr.
37. Juillet.	Pierre BOURGEOIS. Poèmes	10 fr.
38. Juillet.	Paul DERMEE. Le Cirque du Zodiaque. Poèmes	10 fr.
39. Août.	« Le Courrier des Poètes », No 5	10 fr.
40. Septembre.	Arthur HAULOT. Matins du Monde. Poème	10 fr.
41. Septembre	V. C. CALDERON. Explication de Montherlant. Essai	15 fr.
42. Octobre.	Roger DESAISE. Voies dans le Soleil. Poèmes	10 fr.
43. Octobre	Louis DUBRAU. Présences. Poèmes	10 fr.
44. Novembre	« Le Courrier des Poètes », No 6	10 fr.
A PARAÎTRE :		
45. Décembre	Carlos de RADZITZKY. Dormeuse Poèmes	10 fr.

DEPOSITAIRES GENERAUX :

Belgique : Librairie Castaigne, 22, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles.

France : Librairie P. Magné, 73, Boulevard Saint-Michel, PARIS (5°).

Suisse : Librairie F. Roth & C°, 4, rue Pépinet, Lausanne.